

Henry Hippolyte Arbus

Albert, Paul.

Mœurs.

"L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu"

La Rochefoucauld,

Maxime CCXVIII,

Maximes et réflexions morales.

01. Genèse.
02. Paul à Albert.
03. Jeanne.
04. Paul.
05. Renonciation.
06. Regain.
07. G.
08. Albert.
09. La lettre de l'oncle.
10. Albert à Paul.
11. Ordalie.

01. Genèse

Le 18 janvier mille neuf cent cinquante-...

"Chère Jeanne, mon cher frère,
notre forfait est impardonnable.
Vous savez notre douleur trop forte.
Désormais, il faudra imaginer Albert heureux.
M. & R."

02. Paul à Albert

Le trois mars mille neuf cent soixante-...

"Le séminaire ! Le séminaire ! Et tu penses t'en sortir ! Rien. Tu ne trouveras rien là-bas. RIEN qui ne puisse te soulager ! Foutaises !!!!

Tu bats en retraite ! LÂCHE !

Aller là bas c'est perdre, PERDRE ! LÂCHE ! LÂCHE ! LÂCHE !

Mais DIABLE que cherches-tu ? Racheter tes fautes ??? Tu ne seras jamais "quelqu'un de bien" ! Tu es même le pire d'entre nous !! Veux-tu que je te rappelle ? VEUX-TU ???? Je ne te ferai pas cet affront, ton âme est déjà lourde LOURDE LOURDE plus lourde que la mienne, comme tu te plaîs à me le rappeler. Tu t'abandonnes. Tu NOUS abandonnes. Faux prophète ! Tu passes à côté de toi-même, à côté de NOUS !

Ce revers efface jusqu'à ton audace légendaire, et ne te laissera rien.

Je t'en veux.

Hais ta soudaine lâcheté - cette ridicule croisade de la vertu.

Reviens !!!!! Je t'attends. On a ENCORE BEAUCOUP à faire.

Ne me laisse pas. Ne nous laisse pas.

Aucun événement ne mérite une telle décision.

Rester là-bas, c'est d'ores et déjà perdre ton pari.

Ton ami, véritable et furieux,

Paul."

03. Jeanne

Un ciel crevant d'éternité.

Jeanne.

Chérie.

Majesté plombée par la Nouvelle.

Plantée là où je l'avais laissée au début de l'été, la camarade pour seule compagne. Petite orpheline dans l'ombre de leur terrasse arcadienne, au bord de ce promontoire, entre ciel et terre. *Un vrai petit théâtre.* Eden aux glycines pleureuses de l'abandon du maître. À l'abri du monde, de ses lois insanes et de ses vilaines habitudes. Quelque chose *rien qu'à eux*, au cœur de cette Bourgogne qu'ils aimaient tant et qu'elle sera seule désormais à essayer d'aimer encore, dans la colère sourde de la solitude, le temps sans emprise sur elle.

Je me déssole du spectacle. Cette fièvre éteinte... Jeanne, belle comme une mère sans l'avoir jamais été, d'une rudesse qui cajole, Aphrodite de glace, caresse son chat, cette éternité maline, que la mort ne dérange pas.

Les oliviers peuvent bien crever.

Je paie le taxi et me dirige vers elle. Cette fois-ci elle ne lit pas, *elle ne lira plus*. Elle observe les carreaux du sol, y projette des séquences granuleuses de sa vie, de son amour, "son" amour car elle n'en voulut qu'un. *Quel besoin de s'user à d'autres ?* Elle ne se donnerait plus, l'assurant ainsi de l'éternité de son cœur, de son unicité, lui et lui seul, eux pour eux seuls, et contre tous peut-être ? Leurs souvenirs, toujours heureux, car son instinct lui dictait de ne garder que ceux-là, le reste ne compterait pas, plus, justes bons à mettre en boîte. Une passion d'estime. Libre, fière, audacieuse. Un amour fou. Fou, parce que fidèle.

La brillance du particulier. De l'original.

Le bruit de mes pas sur les lattes du vieil escalier l'arrache à sa lourde nostalgie. M'avançant vers elle j'ai l'impression de pénétrer un temple, en hérétique. Je sais que la Nouvelle ne m'a pas encore atteint, pas autant qu'elle. Je la prends dans mes bras pour l'embrasser de condoléances, rapidement je comprends que c'est elle qui me console, ses mains menues me serrent fort, m'enlacent d'une assurance que je ne connais pas, comme on conforte les miséreux. Je dois me résoudre. Je me love alors dans ce qu'elle m'offre, sans résister, en cet amour. Elle seule est capable d'offrir une telle chaleur dans cette simplicité troublante, nue, avec autant d'autorité. Un affront d'amour comme nous en serons à jamais incapables. Elle souffre. Réconforte. Elle me fait reculer d'un pas pour mieux me regarder, scruter mon visage, où elle perçoit, je le sais, jusqu'à mes plus intimes sentiments comme une mère attentive, et me tenant les mains, elle me sourit, d'un sourire dont les siècles se souviennent. Aucune peine sur son visage. Seule l'irritation du sel sur ses yeux témoignent de la tristesse qui l'avait prise quelques jours auparavant. Elle me demande de l'embrasser. Puis encore.

Le corps de mon oncle arrive demain de Marseille.

La cérémonie a lieu jeudi.

"-Albert mon Dieu... comme tu lui ressembles.

Embrasse-moi."

Elle me tend sa joue. Je l'embrasse, ses lèvres glissent au miennes et insistent...

"- Ma tante...

- Pardon Albert.

- Jeanne, ne t'inquiète de rien..."

Un instant. Une gêne. Elle sourit.

"- Viens, il nous faut boire un verre à ton oncle.

- Oui, tu as raison."

Le bruit de Jeanne quittant la chambre où l'on avait placé le corps annonce mon tour à le veiller. Je me lève et casse une ampoule de Lithium dans ma gorge, me dirigeant vers la chambre. Je n'avais vu mon oncle que plusieurs mois auparavant, la veille de l'un de ses nombreux départs pour Tanger. Ils avaient donné une de ces folles soirées qu'eux seul pouvaient orchestrer, fins architectes de cette scène de l'insouciance que devenait alors leur demeure. Des amis, souvent artistes, musiciens, toujours érudits, beaux parleurs, rieurs, fous, comme triés sur ces critères, frayants en de longues discussions qui viraient toujours aux débats... *Si Chardin nous a offert de si beaux "points blancs" c'est qu'il était myope ! La myopie à toujours profité aux peintres... Songez à Monet ! ... - Rubens peignait aussi vite que les autres dessinaient. Ces jus extraordinaires ! Le véritable corps de son oeuvre ! - Bâclés oui ! - Ah non ! L'aisance même ! L'habileté ! La grâce ! - Du brouillon ! Du bouillon ! ... - Jackson Pollock est une mise à plat dans la peinture aussi grande que Luther l'a été pour la Foi, d'ailleurs je ne sais si l'un aurait pu exister sans l'autre ! - On s'égare, rien à voir !! - Luther a engagé cet esprit profondément critique dont Pollock à mon sens le meilleur ouvrier : la plus haute liberté en pleine conscience. - Non mais je rêve, vous êtes des hérétiques !!!...* Des tournois de mots, de stances, des discussions sans pareil, des flots de points de vue, d'arguments remplissant les nuits encore et encore... des heures aliénées de poker enfumés et bruyants, de parties de tarots de tricheurs *Au poker, jamais ! Au Tarot, toujours !!* finissant éreintés beaux comme des dieux besogneux derrière leurs cafés aux terrasses du village, la salive encore prête à lancer *Et Ella ! Merde, Ella c'est...* Un monde sans fin, sans forfait. Plein. Entier.

Je pousse la porte que Jeanne m'avait laissée entrouverte et je m'avance. Trois mètres d'un calvaire solitaire. Je le découvre à hauteur que mes yeux se font à la pénombre. Une masse d'abord... Je laisse mon regard couler le long de ses jambes, son ventre - le ventre n'est pas fait pour crever -, je crains son visage, je repose mes yeux haletants sur sa main - terne papier mouillé où les veines dorment - que je m'empêche de toucher de crainte d'aucune réaction. Alliance au doigt. Je réalise que je ne l'avais jamais vu couché. Malgré cela, il impose toujours le même respect, la mort n'a pas su ébranler son charisme légendaire. Il résiste jusque là. La fenêtre entrouverte est réduite au silence, comme chaque meuble se tait. J'avais appris, moi, à ne pas le craindre tant, lui qui m'a donné sans réserve ce que mes parents m'avaient refusé. Sa vie. Son cœur battant. Son regard sur moi comme la chaleur de sa peau. Son attention. Là, pourtant, j'hésite, emprunté du même sentiment que la pièce : l'effroi. Des chaussures. Absolument neuves. L'absurde offre dans la mort ses coquetteries les plus acides. On ne peut imaginer la fin d'un tel homme, tout s'y refuse : toute sa vie s'évertue à *être là*. Je me rapproche, impressionné que la mort puisse avoir autant d'épaisseur (*Réveille toi...*). La lourde pesanteur de l'air révèle l'ingrat que je me sens être nécessairement maintenant. Moi, en révérence, lui, m'en dispensant silencieusement. Pardon. Très haute autorité. Sans sceptre. Une politesse d'enfant m'empêche de prendre la chaise que Jeanne venait de quitter, alors je reste debout, idiot, à me trouver plus muet que lui presque, trouvant à ma présence moins de dignité qu'à son corps étendu. J'espère une symphonie qui ne vient pas (les trompettes de Purcell), rien... Confondu, interdit par cette inanité implacable (la Paix ?), je ne trouve que les ressources, timides, d'évoquer en moi nos souvenirs communs, sachant déjà que j'aurai à en écarter certains, qui me rattrapaient toujours pourtant.

Comme ce jour fade de janvier, d'un hiver sans fin, avec ce froid à crever les pigeons, ce froid gris, morne, accablant, où il était venu me chercher à la sortie de Condorcet, avec son fidèle coupé, et Sir Duke *In my solitude I'm praying Dear Lord above Send back my love* à fond. *Albert ! Albert ! Viens ! Ah bonjour Paul ! Je t'emprunte Albert, tu ne m'en voudras pas !* sur la Dynavox à batteries. *Mon oncle !* L'apparition de mon oncle annonçait toujours une bonne nouvelle, surtout là puisque j'étais en pleine révision du bac français : Stendhal, Mallarmé, Lautréamont, ces auteurs que les coeurs de 17 ans reçoivent le mieux, qui moi, me massacraient. Je me délasse de mon esprit studieux et saute dans la MG, laissant sur le carreau mes complices, les abandonnant à leur fin de journée pluvieuse d'étudiants parisiens en écharpes. Il file dans les rues engourdies et parle, parle, parle, sans que le vent, et la Dynavox *Fare thee well land of cotton. Cotton lisle is out of style, Honey chile Jump for Joy* ne me laissent comprendre la moitié de ce qu'il disait. Il me sourit de ses yeux brillants. Un prémisses de larmes ? Le vent. Il arrête la MG au pied du 72 Boulevard de Courcelles, où j'avais ma chambre *Je t'embarque pour la nuit : une douche, ton plus beau costard, tes plus belle pompes.* Il est dans l'urgence, directif, comme à son habitude. *Et une cravate ! Albert ! Une cravate !* mais trépigne. Je m'exécute et je me jette dans l'immeuble.

Encore boutonnant mon veston, je dévale l'escalier lacets défaits, manquant une mort absurde à chaque palier. Un rapide coup d'œil dans l'immense glace du hall révèle un col de travers, une mèche idiote, je corrige, et sors sur le boulevard m'enveloppant d'une immense écharpe. Il attendait devant un Martini Fizz à la terrasse du Courcelles, emmitouflé dans un plaid écossais *Mon amour pourquoi cette voiture en hiver ?*, la MG toujours fumante comme pour ne pas céder aux rigueurs du temps. Il pose un billet sur la table, nous nous jetons dans le cabriolet capoté. On file. Porte de Versailles, tunnel de Saint-Cloud, l'autoroute de Normandie. Je comprends : ce sera Deauville.

Il me raconte les voyages *Voyage Albert ! Tu ne voyages pas assez ! Petit, tu as été partout pourtant !*, le soleil d'Oran qui rend fou, les bals secrets de Venise, les américains de Tanger *Des dingues ces américains, griffonnants toujours fiévreusement sur des bouts de carnets, certains d'être à l'aube d'un nouveau monde !*, les nuits de tempête sur les trans-atlantiques, les courses de chevaux, de chiens, de tout... je ne fais plus le tri entre le vrai et le faux, j'apprendrai plus tard que tout était vrai, sans fard. Éclat brûlant. Et il me raconte Jeanne, toujours Jeanne. *Ah Jeanne, ma Jeanne, Jeanne chérie, l'amour vrai, véritable, tu vois ? C'est que l'on s'est toujours tout dit, tu comprends ? Un coeur, pour deux. Rien ne peut nous arriver, on a tout fait, elle m'a suivi partout. Jeanne est une femme extraordinaire, une étoile, mais je ne t'apprends rien, tu le sais !* Comment ils avaient repris les affaires de leur père, après la guerre, à peine à vingt-cinq ans, mon père en ayant dix-neuf. Les réticences, puis le choix *Il avait tout préparé pour nous, TOUT ! Refuser aurait été le trahir. Du jour où l'on s'est décidé : quelle chance, quelle aubaine, quelle joie ! Accepter était donner raison à ses efforts. Ah Albert, à cet âge on veut tout, ne rien céder, ne pas s'étriquer, nous avons eu la chance de tout gagner par cette porte étroite. Tout. T'ai-je déjà raconté la fois où ton père et moi...* Il retrace ainsi sa vie, conjointe à celle de mon père *Frères comme personne !*, ce qu'ils ont traversé pendant la guerre, en exil forcé, me livrant quelques secrets à peine avouables, des souvenirs communs d'un temps que je ne connus pas, des années difficiles où je vis le jour, la MG toujours mordant la route vers la Normandie. Ne pas s'arrêter.

Deauville. Petite cité froide aux confins du vieux monde. Avec ses colonnes de fumée de charbon qui s'épuisent à la réchauffer. Nous traversons cette minuscule enclave, cette fille de l'été qui peine en hiver, cafardeuse sans ses jeux de soleil, ses promenades aux ombrelles, ses bains... Je me rappelle mes

écharde d'enfant sur les planches, en petit baigneur à canotier rayé bleu-blanc, une foule émue s'agitant autour de mon petit genou souffrant ou de mon pied blessé... *petit prince*... ce soir tout s'enlise dans la poisseuse brume immobile, ce brouillard poisseux et salé de la côte, que seul notre voiture affronte et tranche avec audace, nous escortant à bon port. On passe le front de mer endormi, le *Ciro's Rien n'est meilleur que le Haddock du Giro's ! Ah tu l'aimes ce Haddock du Giro's !*, et là, dressé comme une figure de proue dans l'austère crachin de la Manche, le casino Barrière. Une fête qui ne connaît nul fin. Un prodige. Des lumières pires que tous les feux de la Saint Jean. Édifice plus fier que toute cathédrale parée pour Noël, avec ses drapeaux, ses colonnes, ses strass, palace d'or défiant, éclat arrogant duquel on veut partager la puissance et la lumière. Un rempart à la fadeur de ceux qui ne savent partager sa folle liturgie. Nous laissons la MG sous le porche, le voiturier s'avance, nous sourit comme au messie. Une tape dans le dos, un billet (discret) dans la poche *Merci Antoine. Amusez-vous, elle adore ça !* Nous pénétrons la chapelle.

Je jouais depuis mes 16 ans, sans m'étonner de n'avoir jamais eu à montrer mes papiers, sans perdre le temps du check-in. - *Monsieur. - Ah bonsoir Serge. 100 000 pour le petit, autant pour moi.* Aux caissiers : - *Messieurs, deux caisses à 100 000. - En combien monsieur ? - Tout en 1 000 ce soir, que du noir ! Merci Serge.* Nous traversons le hall, une foule bourdonnante, incandescente, comme sortie de terre, communiant deux mondes ; les nouveaux fous émergés de l'après-guerre, frayant avec l'aristocratie la plus ancestrale, primitive. Les codes de la vieille France épousant la nouvelle et vice-versa, se racolant, alevinant dans les mêmes lits peut-être. Les mêmes rivières de perles, les mêmes smokings, les mêmes attifages, les mêmes cours, les mêmes jeux ou presque : la même hystérie. *La Pléiade Albert ! Une Pléiade de bêtise !* Les manières périmées de certains et empruntées des autres. Le

personnel à leurs bottes, petits souliers vernis et caprices colossaux. Une Atlantide à engloutir. Même dans ce monde en quarantaine, nous semblions différents, notre conduite étrangère à tout milieu. Le directeur nous salue de sa place forte, un petit signe de tête de mon oncle en retour.

Partout, nous prenions le temps d'entretenir de très bons rapports avec le personnel, les croupiers, les grooms, les serveurs, les chefs, petits ou grands ; nous partageons parfois leurs tables dans les cuisines du bout de la nuit, le monde abattu. Nous, mousquetaires, nous continuions encore, à l'abri de la fatigue, de l'affreux silence des lumières tues, échappés du temps.

La grande table, celle qui m'impressionnait tant enfant, celle du fond, près de la verrière. - *Monsieur nous fait la joie de se joindre à nous. - Mon Dieu vous êtes la meilleure table de France ! C'est un devoir d'y être !* Jouer en famille, mais toujours séparés d'un joueur : une règle. Là, une Lady. Femme du monde. Lequel ? Ridiculement anglaise, affublée de son chien d'abord, de son drôle ensuite, un opportuniste heureux visiblement, mais encore novice dans les usages, d'un "savoir-être" encore trop frais, à peine distrayant. Veuve ? Elle gagne, joue vite, trop, dans une agitation abjecte ; si vite qu'elle perdra. Une aubaine pour nous, peu stimulante néanmoins, nous n'avons aucun mal en quelques tours à tirer dans les flancs de ses fonds, mais elle insiste, sans plafond.

Il ne me regarde jamais, ou peu. Fume beaucoup, parle aux joueurs, taquine le croupier, est galant avec les femmes - d'une courtoisie mesurée -, ne reprend jamais les paroles des hommes comme pour les habiller d'indifférence, tout en souriant. Il plaît à tous, même à ceux qu'il désapprouve. Son regard me pousse de temps en temps à appuyer mon jeu. Ce que je fais. Et ça marche. À chaque fois. Quatre heures que nous jouons, le temps devient long, il nous abandonne, *On ne quitte pas une table avant qu'elle ne révèle ses grâces !* Nous commandons des clubs, des cigarettes, renouvelons nos verres. Nous

entrons plus profondément dans la partie, lui me poussant toujours plus alors qu'il joue en retrait. La lassitude et la fatigue m'agitent. Fébrile et instable, je commence à cramer, beaucoup. Mais lorsque je rafle, c'est beaucoup. Je sais pourtant que c'est la régularité qui gagnera cette partie, mais je m'en fous. Il sourit encore, plus à moi. - *Straight petit ! - Monsieur ? - Oh ! je parle pour moi !* Je réalise que je commence à m'écarter, j'emballe la table et amène le jeu trop haut, trop vite. Mais je ne ne perds pas, pas trop en tous cas. J'attends trop de la table. *Ne jamais compter que sur la chance, elle n'a jamais suffi à rien !* Je le sens se contrarier à chacune de mes blinds, son regard s'agace, le mien se trouble, des heures que nous sommes là les yeux rivés sur les coups à venir, ma concentration atteint ses limites. J'essaie de me reprendre. Trop tard. Je ne suis pas à la bonne place dans le tour, pas pour jouer autant, lui le finit, il assurera. Je bluffais. La perversité de l'usure lente m'avait eue. Il rafle ce tapis énorme, qui signe ma perte, sur sa carte préférée, la dame de coeur *Cette petite reine ne m'oublie jamais !* Il range lentement ses jetons *Leçon N°1...* me regarde dans les yeux, *La lassitude. Ton pire ennemi* en donne une bonne pile au croupier *Monsieur merci* Mon démerite me fait honte *La ferveur t'ouvrira les grâces de la chance* mais une tape dans le dos m'en soulage rapidement. Nous quittons la table - en silence - en direction du bar *Tu ne m'as pas écouté Albert et tu as perdu.... Heureusement l'argent reste dans nos mains. Mais bref, tu as eu un bon coup de sang là ! C'est l'essentiel !*

Nous nous installons à une table en retrait, au petit bar du haut, l'ancien fumoir, plus calme, plus sombre. *Deux Chivas ! 21 ! Doble !* Il me tend une Craven, qu'il allume avant la sienne, souffle dans l'attente de son verre, impatient. Il me sourit. Les verres arrivent. *Tchin !* Il boit, l'alcool apaise son agitation. Un relachement. Puis l'air se fige. Il prend le temps de regarder le Chivas gras tourner lentement dans son verre (ce verre, une mer et ses flots) - je me sens exclu, spectateur - il le finit d'un trait engloutissant ce monde et ses

dramas, je suis contraint de suivre, je lance l'alcool entre mes lèvres qu'il attaque déjà avant d'emplir ma bouche, et sans me laisser le temps du doute qui grandit comme la piqûre de l'alcool, j'avale, la brûlure m'assomme, ma vue se trouble, je cherche sa main, un phare pour asseoir mon regard huileux, le point se fait, mes yeux à lui, visage trouble, repère "*Albert. Tes parents...*" J'apprenais leur suicide.

Le jour venant éclaire d'une lumière obscène la pièce, la froideur bleue du petit matin avale les halos embaumant des bougies, comme si le monde se fichait de se lever encore sur un tel spectacle. L'aboiement du chien au bruit des pompes funèbres signe notre séparation. Je veux l'embrasser, je sais que cela me contraindra à son visage. Je crains une image difficile à tenir. De celles dont on suspecte la raison avant même de les voir. Il est temps d'embrasser cette fuite implacable, temps des au-revoirs abhorrés encore possibles. Je me penche vers le masque absurde et j'embrasse le rictus froid qu'ont dessinées les mains crasses (nausée) de la mort. (Avez-vous déjà embrassé la mort... ?)

La Paix. La Grâce. La Miséricorde vous sont données...

Je comprends qu'il n'est plus là. Que seuls les hommages que nous rendrons à sa mémoire lui maintiendront cette possible réalité qu'ont les disparus. Je lui tourne le dos pour m'extraire de la pièce. Je suis maintenant sur la ligne de front. Des années d'insouciance passées à me cacher derrière des hommes qui n'existeraient plus. Cette insouciance, cet abandon qu'ils me permettaient signe sa fin sur le pas de la porte que je m'appête à franchir. Ce germe résistant de morale, je le comprends héréditaire, en droite lignée de mes pères ; germe que je ne pouvais empêcher de laisser croître en moi, germe qui m'avait amené au séminaire, germe qui me faisait répugner Paul (à qui je dois amour et affection) et les activités dont j'étais pourtant l'architecte, germe qui me visitait

jusque dans les rêves desquels je me réveillais suant de ne pas honorer mon devoir, ce germe allait croître, gagner sa légitimité, œuvrer. Je compris qu'ils m'avaient de tout temps préparé à cet instant *Refuser aurait été le trahir* qu'ils m'y avaient prédisposé pendant toutes ces années, chacun de nos échanges concourant à ce que j'épouse leur vie, celle qu'ils m'avaient préparé *Accepter était donner raison à ses efforts*, de sorte que tout comme eux, elle en soit facilitée. "Facilité", ce mot n'a pourtant aucune résonance en moi.

Sommation. Je devrais avoir le courage ou plutôt la volonté de relever ce défi ? L'envie trépidait en moi, sans qu'une option prenne le dessus sur l'autre ; et serais-je à niveau après ces années de déni ? J'étais déjà coupable, pécheur. Je m'étais déjà écarté or il fallait ici que je plonge. Arrêter ce stupide jeu des petites victoires et jouer la grande guerre. Dans la facilité ? Absurde. Que je me réconcilie, que je rassemble, or mon éclatement est ma condition de survie. Cette question de la vie nouvelle à laquelle je tournais le dos était ici un ultimatum. Le jour amenait plus crûment cette lumière insupportable appuyant la nausée de l'équilibre austère du monde, trahissant le drame de cette scène, accusant l'impureté de mes sentiments, libérant l'odeur crue de la mort qui dorénavant serait le parfum de ma honte... Je le remerciai de m'avoir ainsi préparé à ma propre disparition.

Au retour de la cérémonie, j'accompagnai Jeanne au seuil de sa chambre et l'embrassai. Je la savais désireuse de souffrir les jours à venir seule. Je retournerai au séminaire et la visiterai dans une quinzaine de jours, temps qu'il lui faudrait, dans l'intimité, pour laisser mon oncle la quitter.

Là, sur la table de la cuisine, Jeanne avait, sans que je ne m'en aperçusse, déposé des objets à mon intention. Le chat, les ayant trouvés avant moi, jouait avec. À distance, cérémonieux, j'en fis rapidement l'inventaire.

Un stylo à pompe, celui-là même de la longue correspondance qu'il entretint

avec mon père, que je reçus sous pli à l'initiative de mon oncle à l'anniversaire de mes 25 ans, m'apprenant les plus intimes liens qui unissaient les deux frères, m'apprenant la force du mot "famille", la puissance du "nous", celui des belles lettres à Jeanne son fol amour (Jeanne évoquait souvent les lettres de mon oncle en son absence, la chair de ces lettres lui manqueraient autant que mon oncle lui-même), celui des signatures, des cartes de ses périlleux voyages au dos noirci d'encre, Louxor, Tanger, Casablanca... ; son Dupont en or *Blanc ! Le jaune est si vulgaire !*, qui ne le quittait pas, le Dupont du millier de Craven "A" des parties de pokers, des cafés-croissants des petits villages à l'aube sur le retour en Bourgogne, des discussions sans fin, le soir, sur la terrasse, avec Jeanne... ; la médaille de Charles, *mon roi chien*, qui je compris serait dorénavant véritablement mien, un cocker noir, pantouflard mais malin, philanthrope, un regard d'une humanité sans nom, et que je n'aurai pas le cœur de séparer de Jeanne, m'évitant ainsi un fardeau à Paris ; un portrait sur cartoline de mon oncle, à *Tanger 1949 - pour affaires* bras dessus dessous avec mon père... et les clefs du coupé MG, un MGA Twin Cam jaune de 1951, celui des virées Jazz rive gauche de clubs en clubs jusqu'à l'aube, celui qu'il faillit perdre 100 fois au casino d'Enghien-les-Bains, de Deauville ou de Vevey, celui aussi dont le vrombissement seul portait en lui l'annonce du suicide de mes parents.

Plusieurs enveloppes. Une contenant visiblement de l'argent, beaucoup, quelques autres, des lettres, dont un livre ?, une de l'écriture de mon oncle, l'autre de l'écriture de Paul.

Je pris le stylo, les clefs, j'allumai un clope avec le briquet, froid, mis le portait dans mon porte-feuille, pris les lettres et partis, après un au-revoir cruel au chien Charles, que j'abandonnais à sa triste compagne, penaud, seul. Idiot.

04. Paul

Demain, oui demain, nous nous verrons demain, file maintenant.

Il savait qu'il ne la reverrait pas. Il avait tout prévu, une petite histoire, un argument, toujours le même. Elle s'en détacherait, comme toutes les autres. Elle l'ennuyait et le déplaisir lui était une douleur vive, insupportable, et les raisons de cet embarras l'accablaient au point qu'il les fuyait. Non, elle ne l'intéressait plus, le charme - ou plutôt l'envie, car Paul n'était que rarement charmé mais avait toujours envie - était retombé. Non, c'est à C. qu'il pensait.

Il savait qu'Albert l'avait eu il y a quelques temps et sous sa pression, il lui avait lâché, un rien frimeur et toujours secret *Il faut la contraindre cette petite, ne rien entendre à ses airs supérieurs - le rideau tombe rapidement sous la contrainte !* Ils avaient ri, il la voulait à son tour, Albert lui en avait donné le goût, et ne tenant à personne ni à rien, il ne lui en voudrait pas. Il lui en avait dit suffisamment, il saurait comment faire, il fallait qu'il la rencontre à nouveau, leur première entrevue bien que courte l'avait stimulé, mais elle lui avait paru trop distante, trop haute vis à vis de lui pour qu'elle ne jouasse pas une comédie, et il s'en faisait déjà toute une histoire. Vite, rapidement, aujourd'hui, demain. Pour cela, il fallait qu'il revoie G. Il n'en avait nulle envie réelle, néanmoins le pari le distrayait, et il savait entretenir des relations profitables *des fois que...* Fort heureusement, G. n'était pas trop regardante, elle était de ces femmes qui vêtues d'indifférence savent encore prendre pour elles seules leur plaisir, comme un enfant vole une gourmandise, et elle en profitait, ce qui arrangeait régulièrement Paul, et d'autres.

Paul. Belle gueule et bon parti. Une certaine connaissance des femmes, à l'usure, dans ce qu'elles ont de plus régulier et plus crasse, lui octroyait régulièrement leurs faveurs. 1 Les placer un tout petit peu au dessus des autres (une promesse ?), 2 leur donner une considération toute particulière (Un secret ?), 3 leur faire prendre la lumière de sorte qu'elles soient reconnues (vues simplement). *Résultats garantis.* Albert lui avait appris à être aussi courtois que direct, et depuis ce jour ses conquêtes s'accumulaient, il tenait un "*truc*". Ses relations avaient à peu près les qualités de la chantilly : débuts exaltants, prometteurs, écroulement lamentable du charme au gré d'une mélasse écœurante, dégoût, nausée... Mais la roue tournait vite. Il n'avait pas de soucis à se faire. Son tableau de chasse battait son plein.

"G, ma G, ma petite G, besoin de vous voir, vous, nulle autre, vite ! Dites moi quand, et où. Vous seule savez. Vous seule pouvez. "

Par G., il la verrait. Albert n'étant plus là pour l'assister, il avancerait seul.

Il la rejoint dans le café où elle avait ses habitudes, au pied de chez elle, rue Lepic. Elle peinait sur une énième traduction, elle travaillait beaucoup, *trop* au goût de Paul. Après un rapide verre de courtoisie et les échanges de bienséance ils montèrent chez elle. G., splendide, était de quelques années son aînée, ce qui l'impressionnait toujours un peu, surtout depuis qu'Albert lui avait dit qu' *Elle aimerait aussi les femmes...* Mais il n'était pas du genre à s'attarder sur ces réticences, il savait s'en agrémenter aux fins de toucher sa cible, seul enjeu d'importance à ses yeux. D'une lassitude à peine masquée ils baisèrent comme on tue les après midis aux cinémas de quartier. Sans s'embrasser. Chacun baisant seul. Elle surtout. Paul s'appliqua juste ce qu'il fallait pour que G. atteigne son objet sans trop de contraintes, ce qu'elle fit assez rapidement et agilement, mais dans la déception des habitudes. À peine Paul expira-t-il sa première fumée de gauloise qu'il lui dit, sans voir qu'elle réfrénait une larme qu'il n'aurait de toute manière su interpréter :

"- Elle est à Paris ?

- Qui ?

- Cette fille dont je t'ai parlé, avec laquelle je t'ai vue à la galerie X, et qu'Albert dit connaître.

- Elle... que lui veux-tu ? Oui, elle est ici. Pourquoi ? Tu voudrais que je te la présente ! Oh Paul, ne soit pas ridicule, tu ne joues pas dans la cour de cette fille !

- Ma G. non ! Non... Ferais-tu de moi l'opportuniste que je ne suis pas ? C'est Albert. Il m'a confié un pli pour elle, et je ne sais où la trouver.

- Laisse moi ce pli, je le lui transmettrai.

- C'est que....

- Quelle confiance !

- Non, c'est qu'il m'a dit "en mains propres".

- Paul, que je réponde à tes ridicules billets à mes plus intimes faims soit - c'est un deal qui nous arrange tous, non ? - mais ne me mène pas en bateau : Albert n'est pas stupide au point de, me semble-t-il, confier des plis - si opportuns soient-ils - à son pire autant que meilleur ami : Paul l'arriviste ! D'ailleurs où est-il passé Albert ? On ne le voit plus, depuis plusieurs semaines maintenant, tout le monde demande après lui, j'avoue moi-même qu'il me manque, et je me fais du souci...

- Il se repose. Ces derniers temps il était vulnérable, fragile. Tu le connais il est secret, mais il réapparaît toujours.

- Bon... Ecoute Paul... Ne sois pas ridicule. Je ne joue pas ton jeu. Et je te le rappelle, cette fille n'est pas de ton rang. Tu n'as aucune chance...

- Je t'assure ! "

Il quitte le lit et sort un pli vierge de son veston. Elle semble se rendre, examinant le pli vierge - et bien que douteuse - à l'évidence.

"- Soit ! Idiot ! Viens me chercher demain à 16 heures, je dois me rendre à une garden-party où elle sera certainement. Mets-toi bien, tâche d'être élégant, et aiguise ton esprit. Cela m'amusera de te voir te dépatouiller avec une telle beauté, petit comptable va !

- Je t'adore !"

Il enfila ses vêtements et partit.

Descendant vers Pigalle, il était vexé du peu de considération qu'avait eu G. pour lui, elle l'avait déjoué depuis longtemps et il le savait, sans que cela ne l'atteigne vraiment. Mais pour la première fois elle en avait fait état, sans doute les récents événements qui avaient touché Albert l'amenaient à plus de franchise vis à vis de ce valet. Paul était doté d'un esprit à ne pas s'appesantir et il savait se soulager de ce genre de dénigrement avec aisance, le charabia et les tergiversations des autres l'atteignaient peu. Il l'avait baisé (une fois de plus) et il avait son rendez-vous avec C. Il alluma une gauloise et fila l'esprit vierge

vers son prochain épisode : se préparer à Elle.

Le champ qu'avait laissé libre Albert lui assurerait un terrain de jeux qu'il lui avait envié longtemps, une terre de désinvolture et de liberté, sur lequel il jouerait ses propres règles. Néanmoins, lui qui avait l'esprit de bande, de meute, s'y sentirait seul, et un peu fragile.

Avant cela, il devait déposer ce pli - un commandement de payer - dans une étude rue de la Paix. Il en profiterait pour passer ensuite aux Galeries et suivre les conseils de G. Une éclaircie dans ce Paris trempé d'Avril l'engagea à s'y rendre à pied, il rejoint la place de Clichy et se lance dans la rue d'Amsterdam, la pente ajoute à son entrain,. Paul se sent bien.

Il entre dans cette foire aux appareils dans laquelle il n'était allé jusqu'à présent qu'avec sa mère, et en sort au bout d'une heure, des chaussettes et une cravate jaunes stupides dans un sac.

Albert lui, il le savait, aurait pris les bleus.

Il se décommande de ses rendez-vous du lendemain par pneumatique, il aurait ainsi 24 heures de Paris pour lui, 24 heures qui le séparait de sa rencontre avec elle, 24 heures qu'il fallait remplir.

Il passe à l'appartement après s'être restauré au Courcelles dans l'indifférence des habitués, où il lit le programme des clubs dans le journal : 19 heures Sarah Vaughan au Blue Note. Public de femmes, il commencerait par là.

A l'appartement, les affaires d'Albert traînent ça et là révélant un départ hâtif. Agacé, Paul, que ce désordre ne gênait pas depuis des semaines, fait une boule de linge qu'il jette sur le lit d'Albert, se faisant place nette pour ses préparatifs. Il se lave, sifflote abusément pour rompre le silence de l'appartement et s'assurer de sa décontraction. Au sortir de la douche, il lance *Buttercup* de Bud Powell sur la platine d'Albert, tapotant un rythme

improbable sur ses cuisses, il assemble une tenue correcte sur son lit, en prenant soin de garder les plus beaux vêtements, les plus propres pour le lendemain, qu'il dépose religieusement sur une chaise, en attente. Il y ajoute aussi un des complets bleu d'Albert, qu'il essaierait demain ; s'il s'avérait trop grand, il lui prendrait tout de même une chemise à manchette, et ses boutons. Une serviette nouée à la taille, il cire ses chaussures en feignant les coups de balais du batteur avec sa brosse. Il continue sa comédie avec chacun de ses vêtements jusqu'à être prêt. Un bilan dans la petite glace de la salle de bain lui révèle une coupe de cheveux qu'il juge trop hasardeuse, sans qu'il n'arrive à les mettre en ordre, il finit par les plaquer en arrière et, satisfait de l'immédiateté du résultat, il prend ses cigarettes et assez d'argent pour tenir cette nuit qu'il voulait longue, sans compter sur l'improbabilité de sa coupe de cheveux après quelques heures, lui que la sueur faisait frissonner.

Descendant les escaliers il se sent bath, sachant que cette nuit ne serait qu'un training, un galop d'essai, une mise en bouche pour le lendemain. Il ne craint rien, l'enjeu de ce soir étant minime. Il traverse le parc en souriant aux mamans et aux bonnes, prend soin de passer par la rue Rembrandt pour éviter le Royal Monceau et se dirige vers le Blue Note, toujours sifflotant ce que sa mémoire avait bien voulu lui laisser de la mélodie de Buttercup. Arrivé rue d'Artois, il décide de prendre un verre ou deux dans le petit bar en face du club pour *se mettre en chauffe* et prendre le pouls du public qui se rend au club. Il commande un whisky et allume un clope les yeux rivés sur l'entrée. Des couples, merde ! rien que des petits couples, et des groupes d'amis rieurs (et qui rient de quoi ?) qui prennent le temps de se raconter des anecdotes sur le palier (et des anecdotes de quoi ?). Il recommande un whisky et trépigne de voir arriver de quoi amuser sa nuit.

"- 'xcuse moi mônsieur français" Un grand noir élégant et dégingandé qu'il n'avait pas remarqué lui pose la main sur l'épaule . Il veut un clope, il est *cool*,

Paul lui tend son paquet. *Ah the old brunes de Paris - try petits blondes monsieur, les américaines* En deux blah blah d'un américain que Paul comprend mal, il arrive à se faire payer un verre. Le verre posé devant lui déclenche chez l'homme un sourire de môme, relevant son feutre et caressant sa moustache solennellement pour se préparer à l'engloutir, il lâche un *Thanks Lady French !* saliveux et jette le contenu du verre dans son immense gorge. Paul s'imagine l'alcool se répandre dans chacun des tuyaux du type alors que ses yeux restent clos pour apprécier l'étonnante chimie qui se produit à l'intérieur de lui. *Heyy hot !* Après deux minutes d'une discussion impossible faute du manque de langue de chacun, le grand noir arrive à se faire payer un autre verre par Paul qui se sent large et apprécie la distraction que lui apporte ce grand bonhomme étonnant. *Buddyyyy !* D'un coup une énorme petite femme noire le bouscule, *Buddyyyy !* remettant toutefois coquettement son trop petit chapeau à volants, *Silly boy !* et se rue sur l'homme, frappant son immense dos armée d'un petit sac bling bling. *Buddyyyy !* Sous les coups, le grand type fond en un petit garçon coupable et accablé *Lady Butter !* sous les injures incompréhensibles de la petite boule en rogne. *Oh Lady Butter ! My Lady Lady Butter !!* Le type sourit sous les coups *Out ! Get out Bad Buddy ! I can't leave you for a fuckin' minute !* S'acharnant avec cadence sur les épaules du bonhomme *Out ! Out !* qui lui étaient de toute évidence familières, elle le jette hors du bar hélant un taxi dans une fougue qui portait néanmoins en elle les docilités et la grâce de l'habitude *I'm not your nurse ! I'm not your Mum ' I'm not even your wife !* et révélait une certaine affection entre les deux comparses, sans que ce brouhaha ne captive véritablement l'attention du barman, qui souriait à son affaire les mains dans les verres et la mousse.

Paul paie, traverse la rue et entre dans le Blue Note.

Il salue quelques vagues connaissances, sans qu'il ne se fasse inviter à leur table, le patron lui offre un visage tout commerçant, rien de plus. Il décide de

rester au bar, et de reprendre l'entreprise commencée en face : chasser. Il repère quelques filles, sans qu'elles ne lui paraissent exceptionnelles. La première partie s'achève, le club part en discussions et commentaires, il recommande un verre, allume un clope et essaie d'entrer dans ce qui se dit au bar, sans qu'il ne puisse réellement, faute de connaissances suffisamment pointues. Il mime des approbations à une discussion à laquelle il ne peut prendre part.

" - *Powell jouera ce soir ? Les sessions d'After Hours c'est lui !*

- *Pas en état ! Klook avait prévu Francy de toute manière.*

- *Fancy ?*

- *Boland.*

- *Connais pas.*

- *Un régulier. Un routard. Au moins 300 standards en poche. Il bosse souvent avec Klook.*

- *Tu l'as déjà vue ?*

- *Boland ?*

- *Vaughan !*

- *Des pattes de velours, mais elle attaque par derrière, elle ne se donne pas comme ça, comme toutes les grandes voix !"*

Il refait un tour d'horizon de la salle, profitant de la lumière pour repérer les visages. Rien ne l'éveille véritablement, sauf peut-être une table de jeunes à laquelle il compte deux filles en trop pour le nombre de garçons. L'obscurité se fait, le silence aussi. Un des gars qui parlait au bar rejoint la table. Merde ! ça laisse quand même une fille. Il verrait plus tard. Les musiciens montent sur la petite scène. Le micro vide concentre l'attention de tous. Le batteur s'y pose et annonce dans un français approximatif *Ladies and gentlemen, bonsoir madame messieurs, nous avons l'honneur ce soir, Paris a l'honneur ce soir d'accueillir ce que le monde est le plus beau, one of the most wonderfull thing*

in the all world ! Miss Sarah Vaughan ! Le piano entame *I remember you*, Paul se laisse aller au concert dans le club maintenant interdit, toute l'audience tendue à la grâce du fil de la voix de cette splendeur noire, sans qu'il n'ait le sentiment que pour lui les choses aient vraiment commencées, sans se rendre compte de la félicité qui se joue sous ses yeux. Il repense au jaune de la cravate dont il n'est pas sûr, se dit qu'il essaierait de la changer demain, les chaussettes aussi. Les conseils d'Albert se rappellent à lui *Harmonie cravate - chaussettes - doublure, toujours mon Paul*, il se dit qu'il ne connaît même pas la couleur de la doublure de ses costumes, alors qu'il sait la doublure du complet marine d'Albert être d'un certain bleu roi. Mais le complet sera sans doute trop grand. Il n'aura pas le temps d'aller vérifier la couleur de la doublure du costume qu'il s'est prévu pour demain s'il fini la nuit chez une fille ce qu'il compte bien avant de repasser aux Galeries pour changer la cravate et les chaussettes, merde... Une salve d'applaudissements l'arrache à ses rêveries, il applaudit ce qu'il n'a pas entendu, recommande un verre et essaie de distinguer à la table quelle est la fille qui n'est pas accompagnée. Il fait des pronostiques en fonction des regards et des postures de chacun, il n'est pas certain, mais ce devrait être la petite brune. Pas exceptionnelle mais assez mince. Souriante. Gaie. Ça lui ira. Il boit à gorgées plus petites car il sent l'alcool s'en prendre à lui. *Thank you Thank you... Merci Merci Paris ! And now I'll sing a ballad, a track I really love, with my friends.... 'round midnight* Elle commence seule, les balais se lèvent, à peine, le piano cherche doucement à rejoindre son timbre, sans l'entamer, s'élève et se pose, puis la suit doucement, laissant la voix précéder l'orchestre. Ce jazz trop lent commence à lui déplaire, les vocalises de la chanteuse forcent les effets brumeux de l'alcool qu'il a du mal à gérer dans ce feutre quasi monacal , il allume un clope et envoie lâchement son lourd briquet sur le bar qui tape son verre et le casse, un *Chuutt !* de la salle lui arrive, l'excluant cette fois-ci

officiellement de la solennité du public pour cette cérémonie. Heureusement, l'obscurité lui offre son anonymat, empêchant les quelques curieux de l'identifier réellement. Il porterait pour lui seul sa faute.

Préférant quitter la scène de sa solitude, il règle ses verres au barman, et s'engage dans l'escalier poussé dehors par les débuts de "*And I love him*". Il décide d'aller se restaurer dans le petit bar d'en face, plus bruyant, plus accueillant, un vivier où il se sentirait mieux, en attendant la sortie du groupe de jeunes gens dans lequel il espérait pêcher la petite brune.

En effet le bar s'était rempli, une foule d'habitues y tuait la fin du jour dans le bruit, la lumière, la fumée. Il demande s'il peut encore avoir un sandwich *Paris Beurre* ? Ça ira. Et un soda. Malgré le monde, il se trouve une table en vitrine pour lorgner la porte du Blue Note. Le sandwich le requinque, il en commande un autre, au bar, où il reste prenant au vol une discussion sur les courses. *Le Critérium des 4 ans z'avez des tuyaux* ? Une discussion qu'il pourrait alimenter, et brillamment ! Un sujet pour lui. Son père qui eut des parts un temps dans une écurie, l'ayant traîné lui et toute sa famille depuis tout petit en représentation aux courses. Enfant, il connut tous les hippodromes : Auteuil, Enghien, Saint Cloud, Vincennes, sous tous les ciels, par toutes les températures et toujours dans les mêmes tenues. Son père les obligeait à rester jusqu'à la fin de toutes les courses, afin d'être certain d'avoir été vus, en petites gravures modèles, toujours en apparat de messe de laquelle ils sortaient en général, et pour les mêmes raisons (voir et être vu), plus que par nécessité profonde de communier. C'est là d'ailleurs enfant, qu'il parla à Albert pour la première fois, une explosion de joie ayant éclaté à leurs oreilles, d'un groupe d'adultes avec un jeune garçon qui avait visiblement gagné gros. Les enfants s'étant reconnus pour être dans la même pension, la discussion s'était engagée entre les adultes au point que la bande d'Albert, visiblement tous parents, invite Paul et sa famille à partager leur bouteille de champagne et quelques

clubs.

"- Tu t'appelles ?

- Paul. Albert ?

- Oui. Hey, tu veux voir mon couteau ?"

Albert se cacha du regard des parents et sortit de sa poche un couteau. C'était un Buck de chasse, en bois foncé poinçonné de métal, il le présenta aux yeux de Paul avec un brin de cette frime qui agite les garçons de cet âge là et le tendit à Paul. Paul craignait cet objet.

"- Prends-le... prends-le prends-le !!"

Le couteau était lourd et n'avait rien d'un jouet, fermé, il était bien plus large que sa paume. Paul leva des yeux fascinés vers Albert, qui avait mis *l'interdit* dans sa main. De quelques années son cadet, Paul ne réussissait à l'ouvrir. Albert délivra la lame avec une agilité diable, un vrai petit caïd en veston de tweed ajusté.

D'un revers il feignit de pointer la lame vers le ventre de Paul *Ahhh !!*, qui courut se réfugier dans les jupons de sa mère. L'ascendance d'Albert avait commencée.

Ils n'avaient pas traîné, la famille d'Albert invoquant un rendez-vous à honorer. Ils prirent congé en toute politesse.

" - Charmants ces gens. Tu devrais faire de ce petit Paul un de tes amis mon Albert !

- Il n'est pas dans ma classe ma mère, il doit-être en 10ème. C'est un petit !

- Qu'importe ! Il est si mignon.

- Entre nous, avouons qu'ils sont d'une rigidité à faire pâlir. Cette petite aristocratie semble-être toujours en guerre, pour des gens qui ont abandonné leur particule par commodité, ce n'est nullement faire preuve de valeurs. Il est un charme certain à la distinction, avouons que la leur prend la poussière, et qu'elle a oublié ses armes.

- *Mon frère, garde toi de mauvaises pensées sur ces gens que tu ne connais pas !*
- *Le temps est à l'éclat, la brillance, la joie. C'est comme cela que l'on enterrera le mieux les affres que nous a laissés cette guerre.*
- *Tu as certainement raison...*
- *Mon petit Albert, quel besoin aviez-vous d'effrayer cet enfant avec votre couteau...*
- *Il a eu raison... le tableau est posé !*
- *Non je suis contre ces démonstrations de garçons de faubourg.*
- *C'est bien mon grand, tu l'as bien eu !*
- *Vous êtes ridicules mes hommes, ridicules...."*

Paul dispense ses pronostiques pour les courses du lendemain et se sent bien. Ici c'est lui l'érudit. Il s'avance sur l'état du terrain de Vincennes sous ces pluies de printemps, donne les meilleures accointances météo/cheval/jockey, sans oublier de guetter la porte du Blue Note d'où commencent à s'évacuer le public. Un groupe de badauds se forme autour de lui, il tient son audience, un rictus permanent habille maintenant son visage. Il se sent bien.

Un couple rentre à grand fracas. Le type est éméché. Parle fort, et mal. Il ne se soucie de personne, apparaît seul au monde, toutes manières écartées comme on est esclave de l'alcool et d'une déception insolvable. Ils se mettent au comptoir, près de la porte, les gens s'écartent leur formant une scène. L'homme dans des explications grotesques mime exagérément des propos incompréhensibles, avec ses mains puis tout son corps, des grimaces de colère plein le visage, son corps pantin. La fille a les yeux rougis, elle essaie de le calmer, tout en étant affligée du spectacle que donne son compagnon. Il commande un verre pour lui seul, le barman tarde, il s'en agace, "*Hey ce verrre ! Ce verre merde !*" Il est désagréable à tous et s'en fout, son verre à peine englouti il en redemande un autre, la bouche encore pleine d'alcool. Il

crystalise tous les défauts et l'audience est d'emblée contre lui. La fille essaie toujours de le calmer, essayant de l'envelopper d'elle comme pour le cacher des regards mais il la repousse, les larmes qu'elle retenait se lâchent sur son visage, sa volonté s'écroule avec, elle abandonne. Il la prend par le cou, la fixe d'une autorité qu'il a déjà perdu. Il la rejette et recommande *un autre garçon ! Un autre t'entends !*

" - Monsieur, comprenez que je ne peux pas vous servir.

- Je paie ! (dans l'air) Une tournée pour tous ! (dans les yeux du barman) Sers-moi.

- Monsieur, vous avez trop bu, je suis obligé de vous demander de partir. Maintenant."

Le type lève son verre à l'adresse du barman, un des grand gaillard, de ceux contre lesquels on ne peut rien, lui saute dessus et retient son bras, il le sort, protégeant de son autre bras la fille. *Salope ! Salope !* avant de jeter son verre au sol et de s'enfuir claquant la porte...

L'aubaine. Paul a trouvé ce qu'il voulait. Et sans labeur. Il sait qu'un pourcentage exact de femmes se vengent du mal qu'on leur porte, et a toujours su mettre à son profit les couples en pagaille. Il était le phare du comptoir avant que cette scène n'éclate, cette fille lui revenait.

" - Quel con !

Mademoiselle, un remontant ! Vous en avez besoin. (Au barman) Un scotch s'il vous plaît

Le barman : - Il est pour moi

- Merci."

La fille sans mot dire cherche à s'asseoir, Paul l'accompagne à une banquette un peu à l'écart.

" - Permettez que je vous accompagne. Un scotch me ferait du bien aussi, je déteste les esclandres."

La fille, encore bouleversée, atteste d'un regard plein de larmes. *"Allons, allons, calmez-vous..."* Il avance la main à son épaule, courtois. Elle relève la tête, gênée, et découvre le visage bienveillant de Paul incliné sur elle, *"Respirez, respirez !"* et honteuse, elle ravale ses larmes en remettant maladroitement ses cheveux en place.

Il a gagné.

La sympathie que Paul portait en lui était son meilleur atout. Petit déjà, il en avait compris les enjeux, s'exerçant à charmer ses tantes, puis ses cousines auxquelles il sut soutirer quelques faveurs lors des longues fêtes de famille. Ses yeux tombants inclinaient naturellement ses interlocuteurs à la confiance, et les heures de négoce qu'affichait son compteur lui offraient une assurance dont il ne doutait plus.

" - Garçon ! Un autre ! Paul, je m'appelle Paul. Je ne vous connais pas, mais je me permet d'être déjà désolé pour vous. Les désaccords sont courants, certains diraient normaux entre des gens qui s'aiment, mais je les trouve toujours désolants. Ce sont des échecs dans la fête que doit être l'amour. Moi-même je suis loin d'être parfait sur ces questions et je m'en veux toujours. Je suis certain d'ailleurs qu'il s'en veut déjà, et pense à vous, vous le retrouverez ! ...mais pardon, je parle trop.

- Je vous en prie, non.

- Je dois ressentir l'envie de vous distraire de ce malheureux événement. Excusez-moi.

- Je vous assure.

- Quel idiot ! Je ferais mine de vous draguer dans l'état où vous êtes, je vous laisse.

- Je vous en prie, restez.

- Soit, je ne peux plus vous abandonner maintenant, pas dans cet état ! Mais je m'épanche déjà sans même connaître votre nom, quel diable je suis.

- *Madeleine.*

- *Mon Dieu c'est charmant. Mais... vous pleurez Madeleine !*

- *(Remettant encore ses cheveux, et cherchant quelque chose dans son sac)
Excusez-moi."*

Ce jeu de mot qu'estima Paul très habile lui déclencha un début d'érection. Il adorait ces érections *de sous la table*, qui déliaient sa langue et l'amenaient plus sûrement vers son objectif.

"(Paul lui tendant un mouchoir) - Écoutez. Je dois informer mes amis, qui sont en face, que je me trouve ici. Je crains qu'à ne pas me trouver, ils partent. Cela vous permettra de vous remettre calmement.

- *Oui. Merci. Oui bien sûr."*

Paul sort en prenant soin de masquer son érection avec le revers de sa veste, et se décale de quelques mètres sur le trottoir pour ne pas être vu du bar. Il allume une brune et laisse tomber son dos sur le mur, son rictus réapparaît sur son visage, il est satisfait. Il fume lentement, de grosses bouffées qu'il s'amuse à recracher en nuages - son sexe se ramollissant lentement - et repense à ses fichues chaussettes qu'il n'aura visiblement plus le temps d'accorder avec sa doublure. Il finit sa cigarette lentement jusqu'au bout et jette son mégot dans le lit du caniveau, il s'amuse de la voir voguer comme un petit radeau. Il se tourne vers le bar où il rentre à petit trot, pointant du doigt l'entrée d'en face, agacé...

" - Ils sont partis ! Quelle infidélité ! ...remarquez, à me courir toujours après, je leur ai appris à ne pas m'attendre trop longtemps.

- *Je ne voudrais pas en être la cause....*

- *Ne vous inquiétez pas. Je suis un homme libre et indépendant. Vous n'êtes évidemment responsable de rien.*

- *Je m'en voudrais terriblement.*

- *Absolument pas, rassurez-vous. Néanmoins, j'avais laissé les clefs de mon*

appartement à mes amis de Bourgogne. Les provinciaux sont couchés tôt ! À moi de ne pas trop tarder à mon tour si je ne veux pas me retrouver à ma propre porte.

- Bien sûr. Merci beaucoup, j'ai déjà abusé de votre bienveillance, je vais vous quitter.

- Mais non ! Vous n'abusez de rien et ma pauvre, vous n'avez pas encore retrouvé le sourire. Tenez j'ai une idée, le vin de Bourgogne assouplit les cœurs, et il en est un excellent servi ici. Vous connaissez la Bourgogne ?"

Paul se lance dans une discussion distrayante et commande deux verres de vin, il sait qu'il a semé une graine dans des conditions optimales. Plus Madeleine s'attardera sur ces verres, plus il atteindra son lit, qu'elle l'eusse désiré ou non.

13h30. Le ciel de la Seine est clair, mais les quais encore détrempés de la pluie de la nuit. Les ombres sont dures et le soleil éblouissant. Il est trop tard pour mettre une grille au PMU, il se dit que c'est tant mieux, ses favoris sont capricieux. Il remonte vers l'Alma et se met en terrasse. Il commande un café, demande des allumettes. Il est content. Il ne sait rien de ses tempes ridiculement frisottantes et sourit à ses Gitanes. Le va et vient des passants juste devant sa table confère à sa position quelque chose d'assuré. Il a l'air de celui qui a fait une bonne affaire. Il repense aux rideaux bon marché de Madeleine, à quelques réflexions *On se lave avant ?* et se dit qu'il ne la reverra pas. Il a faim. Se dit qu'il passerait bien chez ses parents mais il n'est pas rasé. Il se fera faire un sandwich au rôti au Courcelles, en passant. Avec de leur mayonnaise certainement.

Vert sapin. La doublure est *vert sapin*. Paul regarde sa parure jaune dans le sac et la hait. Il y a bien la veste que lui a donné son père, qu'il porte souvent au travail, mais la laine lui portera chaud, et le tressage est *has been*. Il se

déshabille et enfile le complet d'Albert. Trop grand. Quoi que... Non le tombé du pantalon le ratatine, et ne laisse apparaître que le bout de ses orteils. *"Élegant !"* Il ne peut y aller avec ses cravates noires de petit notaire. Les combinaisons possibles lui paraissent minces. 15 h. Une suée. Il décide de se laver. En se rasant, il remarque que ses cheveux ressemblent à une sorte de gaufre s'épaississant ridiculement vers la nuque, il espère ne pas la traîner depuis trop longtemps. Il se lave avec application. Sans siffler. Repense à la cravate bleue d'Albert, en soie. Pourvu qu'il ne l'ai pas prise. Il sort de la douche. Ses cravates ne sont pas là. Mais il y a son blazer. Un peu grand. Un blazer un peu grand se porte. Sans cravate. Pantalon clair. Chaussures marrons. Un peu vieux jeu mais c'est bon. Un rien fils de millionnaire.

En passant devant la glace du hall il se satisfait de sa tenue. Se sent mieux avec ses cheveux libres, à quoi bon dompter la nature. Il file, pressé. Il doit encore passer prendre la voiture chez ses parents aux Ternes.

Il monte chez G. Elle lui ouvre. Superbe. Un verre de vin à la main. Elle est prête et l'attend. Elle porte une combinaison en soie bleue à manches bouffantes, qui souligne le plateau de ses hanches qu'elle tient distraitement en avant, portées par de longues jambes que le tissu ne dessine que par endroit, laissant le soin à la mémoire de Paul de reconstruire la chute de ses lignes inachevées.

Et dans l'aisance qu'offre son élégance :

"- Mon Dieu Paul ! Idiot ! Tu n'as pas de cravate !

- Je pensais qu'en blazer...

- Mais non ! Tu ne sais pas chez qui nous allons ! Un foulard alors ! Attends, je vais te trouver quelque chose."

Elle le plante sur le palier, le flanque de son verre vide. Elle revient et lui tend toute souriante un foulard.

Bleu à pois blancs.

"- G. Mon Dieu ! Non !

- Paul n'invoque pas le Père pour si peu ! Je n'ai que ça, ça te donnera l'air artiste !

- Je t'en prie !

- Tu ne peux pas y aller comme ça. Je te ferai un noeud en arrivant. Allez ! Direction Marnes-la-coquette. Tu t'arrêteras au Drugstore, j'ai besoin de cigarettes. On y prendra une flasque pour la route, ça nous rendra l'événement plus gai.

- Elle sera là ?

- Il y a de fortes chances, oui."

Ils filent dans les rues et se rendent sur les Champs où elle le charge de leurs petites commissions. À la caisse, au milieu des jeunes minets, il se sent ridicule, plus apte à descendre d'un yacht qu'à traîner ici. La vue de G. dans la voiture lui redonne de l'assurance. Il lui tend les cigarettes et l'alcool, elle se jette une lampée de whisky alors qu'il démarre. Ils ne parlent pas, ou presque, pendant le trajet, isolant Paul à sa tâche : conduire. G. semble détendue, mais jette toute son attention à travers la fenêtre. Ils s'arrêtent en forêt de Saint Cloud pour finir la flasque.

"- Tu as le foulard ?"

Elle le noue à son cou. Il l'embrasse sur la joue. Elle sourit. Il s'approche de ses lèvres. Elle le repousse et rit.

"- Que tu es bête mon pauvre Paul.

Allez, tu es tout beau, allons-y !"

Elle finit la flasque et la jette dans la boîte à gant. Il démarre, un brin déçu. Elle garde un sourire pour elle.

C'est une grande demeure, toit en zinc et parc à marronniers 1900. Un homme dirige les voitures vers une pelouse immense où elles se rangent poliment une

à une. Il y a beaucoup de monde, de beau monde. Ombrelles et chapeaux. Les invités sont globalement plus âgés que G. et Paul. Des serveurs attendent comme des piquets sous des tentes blanches, une estrade fleurie attend patiemment un discours, ce qui semble être un immense tableau est recouvert d'un drap noir. Les invités discutent sagement à distance des buffets. Des tables sont disposées par groupe de quatre en bouquets. Des chemins en larges lattes de bois offrent une circulation à cette faune pour qu'elle ne piétine pas l'herbe encore humide, créant des embouteillages de rencontres, où la maladresse et l'agacement remplace parfois la politesse. Ballet somme toute bienséant de présentations, de bonnes manières, de courbettes.

Une femme accueille les arrivants. Visiblement par ordre d'importance. Affublée de deux serveurs qui honorent ces élus de flûtes de champagne, instaurant une hiérarchie parmi les convives.

"- Nous sommes dans la Haute mon petit Paul, la très Haute...."

La femme se dirige rapidement vers eux, souriante

"- Vous êtes parmi nous, quel honneur, venez ici ma jolie que je vous embrasse. Comme vous êtes belle, quel soleil ! Quel soleil !

- Alix je vous en prie.

- Quel chance a ce jeune homme d'accompagner ma petite G. ! mais présentez moi.

- Paul. Ses parents sont des amis.

- Mais bien sûr oui. Paul."

Son regard passe discrètement sur un couple qui arrive lentement.

"- Nous allons bientôt commencer, (elle fait signe au serveur de leur tendre son plateau, ils en sont), rejoignez nos convives. C'est d'ores et déjà une très belle journée."

A G., plus discrètement. *"Nous nous voyons plus tard. Sans faute."*

Elle s'avance vers le couple. Laisant G. et Paul leur petite gloire à la main.

- "- Mais je ne la connais pas !*
- Ne t'en fais pas, les formes...*
- Mais qui est-ce ?*
- La baronne Alix Schey von Koromla...*
- G. mon Dieu, tu m'envoies attifé de cet horrible foulard chez une baronne !*
- ...dite Alix de Rothschild*
- Nous sommes chez les Rothschild ! G. je te hais, toi et ton foulard !*
- Allez mon petit Paul, c'est une amie des arts, et une femme extraordinaire, véritablement extraordinaire, à qui je dois beaucoup, énormément. Nous sommes nombreux à lui devoir beaucoup. Ne t'inquiète de rien, tu es très élégant, tout à fait dans le ton. D'ailleurs, elle ne t'a qu'à peine regardé*
- Comment ça "nous sommes nombreux..." ?*
- Viens, il y a une exposition, allons voir les œuvres."*

Il y avait, sur la gauche du bâtiment une verrière où se pressaient quelques convives. En entrant on y découvrait une trentaine de pupitres où étaient posées religieusement des gravures, essentiellement des portraits, d'une intensité troublante, intensité augmentée par la petitesse des formats. G. passe de l'une à l'autre délaissant Paul pour une analyse patiente de chaque œuvre, courbée, silencieuse, en révérence sur ces pupitres que ses mains s'interdisaient de toucher. Paul après quelques images s'impatient, il est là pour tout autre chose, son verre vide ne sait où se remplir. Il le pose négligemment sur un pupitre. Il passe en revue la verrière, des dessins pendus à un fil, une vieille femme à une table à côté d'une pile de livres qu'elle vend à quelques amateurs. Regardant la foule au loin, il croise son reflet sur les carreaux et se trouve finalement assez bonne allure malgré le foulard noué à son cou, se rapprochant, les pois lui sautent aux yeux, il assume mal cette coquetterie qu'il estime déplacée, presque déviante. Malgré l'adroit nœud de G, c'est un foulard de femme. Assurément.

Une cloche annonce le discours. Le monde se presse au dehors, ils suivent.

G. enrouée :

"- Le travail de cet homme est prodigieux.

- Qui est-ce ?

- Avigdor Arikha.

- Pardon ?

- Le discours va commencer, dépêchons-nous."

Une assemblée s'était faite devant l'estrade, les serveurs attendaient toujours statiques aux côtés des buffets, semblables à des figurines de pièce montée. La femme qui les avaient accueillis monte sur l'estrade, suivit d'un petit homme aux cheveux frisés. La centaine d'âmes présente glisse une à une dans le silence.

"C'est une très belle journée pour nous tous..."

Paul scrute chacun des convives pour tenter de la voir. Il se dit qu'elle doit être sous un de ces chapeaux, il fait ses prédictions. Le vert ? Le bleu ? Le jaune ? Les femmes lui paraissent plus élégantes que belles, il se félicite d'accompagner G. radieuse, jeune, et se rapproche d'elle. Le petit homme prend la parole, son accent empêche Paul, qui porte peu d'intérêt au discours, de bien le comprendre. Tout cela lui paraît long. Il attend que la toile soit révélée, ce qui annoncera la fin de cette messe. Le voile se lève enfin. Une composition abstraite, ocre-rouge, assez sombre prend le jour. Elle est applaudie. Paul applaudit sa délivrance.

"Chers amis le buffet est ouvert, je vous invite aussi à vous rendre à la galerie où monsieur Arikha vous dédicacera un exemplaire illustré des Âmes Mortes de cet immense écrivain qu'il a eu l'honneur de si parfaitement illustrer, Nicolas Gogol. Merci à tous."

Les fidèles se dispersent vers les tentes où les buffets se tiennent, des groupes se forment, le petit homme est flatté par une cour qui le suit partout, déplacé

au gré de la baronne.

G. est saluée par plusieurs couples, *"Paul, un ami"*, ils entament quelques discussions sur l'art, *"Paul, un ami"* la littérature, *"Paul, un ami"* la dissémination de leurs amis ici ou là sur le globe, le champagne ravive les effets du whisky, la langue de G. se délie, elle est à l'aise, charmante, agréable, comme elle l'est partout et à chaque fois d'ailleurs, Paul lui, contient sa timidité autant que son impatience. Ils s'installent à une table, où ils continuent à se faire servir du champagne, Paul se détend un peu au fur et à mesure que G. se fait amicale et le prend à partie dans les discussions. Il envie son apparente sociabilité, elle qui, il le sait, abhorre les bains de foule. Il la regarde jouer ce jeu, sans que rien ne semble lui peser, il la trouve brillante, se demande d'où lui vient ce talent. Il la désire. Une main se pause sur son épaule. C'est elle.

G. l'embrasse chaleureusement. Elle est pâle, d'une beauté absolue, finie, et porte plus que G. encore toute la distinction de cet univers sur elle. G. lui cède sa chaise.

"- Paul, je me rends à la galerie. Je ne partirai pas sans avoir un exemplaire signé des Âmes Mortes. Je t'attendrai à la voiture."

Elle invite le couple avec lequel ils discutaient à l'accompagner, et disparaît au milieu des invités...

"- Paul donc. Je vous attendais. Je suis enchantée de faire enfin votre connaissance. Mais ne restez pas debout comme cela, asseyons-nous."

(Paul interdit.)

"- J'ai une missive pour votre ami Albert qui reste mystérieusement introuvable. Je vous fais confiance, vous seul saurez lui transmettre."

Sans lui laisser dire un mot, elle l'embrasse au front et met une lettre dans ses mains.

"- Je connais bien ce foulard, il vous va à ravir.

Au revoir Paul."

Elle tourne les talons et se perd dans le dédale de robes, d'ombrelles, de vestes. Paul, isolé dans un univers qui lui tourne le dos et lui montre ses fesses reste médusé. Cette fois-ci il ne peut pas trahir son âme afin qu'elle ne soit touchée, c'est une fracture, réelle et subite. Ses manœuvres doigtées ! Il se sent mal, sensation qu'il ne connaît guère. Ses mains pantoises cherchent ses cigarettes, il réalise qu'ils les a laissées dans la voiture, il est ébranlé et ne souhaite pas se donner en spectacle dans cet état, il quitte la scène.

Une petite enveloppe est maintenue par l'essuie-glace. Paul y reconnaît l'écriture de G.

"Mon petit Paul. Tu m'excuseras. Pour tout. Je te laisse. J'ai la baronne à voir avant de partir. Je m'arrangerai pour rentrer à Paris. Je t'embrasse tendrement, G."

Outrage. Dans la voiture, il prend ses clopes dans la boîte à gant, et retrouve la flasque qui porte encore le rouge de G., rouge du désir devenu trahison, il ne sait pas encore laquelle, mais tout ça n'est pas net. C'est lui qui avait manigancé cette rencontre, qui s'y était préparé, il s'était fait doublé. Il croise sa gorge serrée dans le rétroviseur, ces pois lui sortent par les yeux, il tire sur le foulard qui résiste, l'étrangle, il tire plus fort, s'énerve, le nœud cède, le foulard aussi, se retrouve déchiré dans sa main. (Leur intimité sautait aux yeux, pas un mot entre elles, une vraie scène de théâtre ! Répétée ? Et Albert là-dedans ! Elles avaient tout prémédité... mais qui ? G. ? Elle ? Albert ! Albert ! Toujours là même absent ! Albert narcissé désinvolte avec ses ramifications secrètes ! Paul valet ! Mais quel était ce complot ! Complot contre ses vœux ! Et il les avait toutes lui, l'ingrat !)

Le pli est cacheté d'un sceau aristocratique que Paul ne sait lire. Il le tapote de ses doigts agacés, irrité, de plus en plus fort, au point qu'il cède. Vexé d'avoir été l'objet de cette manigance, humilié d'être le serviteur candide du jeu de ce consortium, de cette association de laquelle il était le crédule (Et depuis

combien de temps !) il décide de lire la lettre et de violer ainsi l'intimité de ces vicieux.

"L'affaire est dans le sac cher Albert ! Vos efforts auront généré la vie. Rassurez-vous j'ai gardé notre nouvelle en moi pour l'instant. Ma famille, et mon père, chercheront à vous avaler et vous faire à leur cause - sans échappée possible. Je souhaite une union rapide. Il vous faudra trouver le bonheur dans la contrainte.

C. de Koenigswarter,

désormais autant Vôtre que vous êtes Mien.

c/o Alix Schey von Koromla

Domaine du Haut Jardy, Parc de Marnes. Marnes La Coquette

PS : ce jazz que vous portez en vous, sera tu chez nous."

Il rentre en trombes à Paris et décide d'écrire à Albert chez son oncle, qui avait déjà fait passer une lettre au séminaire où il s'était retiré.

Le vingt-et-un Avril mille neuf cent soixante-...

"Albert,

MERDE !

Paul."

Il y joint la lettre de C.

05. Renonciation

"Je te salue Marie, Femme pauvre et humble,

bénie du Très-Haut !

Vierge de l'espérance, prophétie des temps nouveaux,

nous nous associons à ton hymne de louange
pour célébrer les miséricordes du Seigneur,
pour annoncer la venue du Règne
et la libération totale de l'homme.

Je te salue Marie, humble servante du Seigneur,
glorieuse Mère du Christ !
Vierge fidèle, sainte demeure du Verbe,
enseigne-nous à persévérer dans l'écoute de la Parole,
à être dociles à la voix de l'Esprit,
attentifs à ses appels dans l'intimité de notre conscience
et à ses manifestations dans les événements de l'histoire.

Je te salue Marie, Femme de douleur,
Mère des vivants !
Vierge épouse auprès de la Croix, nouvelle Ève,
sois notre guide sur les routes du monde,
enseigne-nous à vivre et à répandre l'amour du Christ,
enseigne-nous à demeurer avec Toi
auprès des innombrables croix
sur lesquelles ton Fils est encore crucifié.

Je te salue Marie, Femme de foi,
première entre les disciples !
Vierge, Mère de l'Église, aide-nous à rendre
toujours compte de l'espérance qui est en nous,
ayant confiance en la bonté de l'homme
et en l'amour du Père.

Enseigne-nous à construire le monde, de l'intérieur :
dans la profondeur du silence et de l'oraison,
dans la joie de l'amour fraternel,
dans la fécondité irremplaçable de la Croix.
Sainte Marie, Mère des croyants,
prie pour nous.
Amen."

Première épître de saint Paul à Timothée. 1.12 à 2.7

12

Je suis plein de reconnaissance envers celui qui m'a donné la force, Christ Jésus notre Seigneur : c'est lui qui m'a jugé digne de confiance en me prenant à son service,

13

moi qui étais auparavant blasphémateur, persécuteur et violent. Mais il m'a été fait miséricorde, parce que j'ai agi par ignorance, n'ayant pas la foi.

14

Oui, elle a surabondé pour moi, la grâce de notre Seigneur, ainsi que la foi et l'amour qui est dans le Christ Jésus.

15

Elle est digne de confiance, cette parole, et mérite d'être pleinement accueillie par tous : Christ Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs dont je suis, moi, le premier.

16

Mais s'il m'a été fait miséricorde, c'est afin qu'en moi, le premier, Christ Jésus démontrât toute sa générosité, comme exemple pour ceux qui allaient croire en

lui, en vue d'une vie éternelle.

17

Au roi des siècles, au Dieu immortel, invisible et unique, honneur et gloire pour les siècles des siècles. Amen.

18

Voilà l'instruction que je te confie, Timothée, mon enfant, conformément aux prophéties prononcées jadis sur toi, afin que, fortifié par elles, tu combattes le beau combat,

19

avec foi et bonne conscience. Quelques-uns l'ont rejetée, et leur foi a fait naufrage.

20

Parmi eux se trouvent Hyménée et Alexandre ; je les ai livrés à Satan, afin qu'ils apprennent à ne plus blasphémer.

1

Je recommande donc, avant tout, que l'on fasse des demandes, des prières, des supplications, des actions de grâce, pour tous les hommes,

2

pour les rois et tous ceux qui détiennent l'autorité, afin que nous menions une vie calme et paisible en toute piété et dignité.

3

Voilà ce qui est beau et agréable aux yeux de Dieu notre Sauveur,

4

qui veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité.

5

Car il n'y a qu'un seul Dieu, un seul médiateur aussi entre Dieu et les hommes, un homme : Christ Jésus,

6

qui s'est donné en rançon pour tous. Tel est le témoignage qui fut rendu aux temps fixés,

7

et pour lequel j'ai été, moi, établi héraut et apôtre-je dis vrai, je ne mens pas, docteur des nations dans la foi et la vérité."

"Notre Père qui es aux cieux
Que ton nom soit sanctifié
Que ton règne vienne
Que ta volonté soit faite
Sur la terre comme au ciel
Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour
Pardonne nous nos offenses
Comme nous pardonnons aussi à ceux qui nous ont offensé
Et ne nous soumets pas à la tentation
Mais délivre-nous du mal
Car c'est à Toi qu'appartiennent,
le règne la puissance et la gloire,
pour les siècles des siècles
Amen"

Un frère arrive. Un télégramme. De Jeanne.

06. Regain

Je m'arrête acheter une bouteille de whisky dans une épicerie de campagne, souffrir de l'alcool permet de polir les grandes peines. Je roule accroché au goulot sur ces petites routes sinueuses. Vite. Chaque virage est l'occasion de tester un peu plus les suspensions de la MG autant que ma légitimité à rester sur cette terre. Je carbure à la même essence que la voiture, un truc qui prend feu, qui explose. Je hurle des insanités aux arbres, ma seule compagnie,

auxquels je ne peux même pas casser la gueule. Je fonce sans ligne de conduite sinon celle de rouler plus vite, les yeux encore plus embrouillés d'alcool et de vent. Je rêve d'un jazz énorme, speed, fou pour m'entraîner plus dans mon vortex. Une ligne droite, je pousse la voiture à ses limites, goulotant mon poison, je regarde le compteur... ce n'est pas mes mains que je vois mais celles de mon oncle, dans la voiture de mon oncle, mon cœur s'emballe, la voiture mange l'herbe du bas côté, je freine, dérape, la MG vire sur elle même et se stoppe à contre sens. Haletant comme un cheval de course, je regarde ces mains, j'enlève les gants qui m'ont trompés. Mon nez saigne. Il n'aurait pas fait cela, quel ingrat de jouer ce jeu dans sa matière même. Quel con. Quelque chose a changé. Quelque chose me tient... J'attends que mon cœur se calme. Je décide de rouler jusqu'à un café.

Je m'arrête dans un relais sur la nationale 6, redoutant mon arrivée au séminaire. Je pense à Jeanne, que j'ai laissée sa peine en corde. Pourtant je la sais vouloir rester seule, s'astreindre à sa peine, ne rien laisser filer. Je m'assoies à une table, une table qui regarde les voitures passer, une table sans habitude. Commande un café "*...Cognac, oui, un café Cognac. Merci*". J'allume un clope, de la flamme du Dupont interdit, dont j'usais maintenant avec une aisance empruntée. Je me sens lui, son briquet dans le jeu de mes doigts, les Craven, la MG sous mes yeux, un très beau foulard bleu Gitanes de course trouvé dans la boîte à gants autour du cou... j'éprouve une gêne terrible, mais le réconfort de ce monde qui prenait possession de moi était encore plus grand. (Comme un viol ?) Bien que j'eusse toujours eu l'impression de faire front à mes démons, je me sentais là véritablement acculé, par une somme de circonstances concordantes. La mort de mon oncle enterre un monde dans lequel désormais je suis seul, Jeanne pour seul soutien (Combien de temps restera-t-elle ? J'ai l'impression qu'elle est déjà avec eux.) Ce monde dans lequel je résistais encore (grâce à eux ?) il me

faudra le vivre seul. Pourrais-je ? Il ne s'agit pas de force mais de volonté, pire, je devrais faire appel à ce qui m'a quitté : l'envie.. Ne devrais-pas pas plutôt l'abandonner maintenant, en finir avec cette lignée dont je suis le plus pâle représentant ? Vouer à mal les tentatives de mes ancêtres de participer au monde. Mes parents ayant échoué, mon sang m'inviterait au même combat ? Celui de l'abandon ? Ce serait offrir le monde aux ingrats... Ne vaut-il pas plus que cela ? Mon être n'appelle-t-il pas plus ? Je sais l'immense peine de la perte de mon oncle, en écho à la mort de mes parents n'être qu'à sa genèse, une longue traversée absurde du temps s'ouvre devant moi, il me faudra la tenir moi que le courage a fuit... Les véritables combats sont au-delà de ceux que l'on se fixe. Une voix s'installe en moi, malgré ma volonté *Le séminaire est une fuite !* L'exemplarité de mon oncle dans l'adversité, et avec quelle grâce, est une illustration de laquelle je ne peux détourner les yeux. *Le séminaire est une fuite !* Pourtant je hais tant l'homme (ma seule possibilité de l'aimer est de le servir sans le voir, sans être en contact, en interaction...), il faudrait que je partage son monde, que je me fasse à ses codes pour mieux les ré-instruire, peut-être ? Dieu en serait-il lui même capable ? C'est à l'abandon des pères que les fils rencontre leurs forces vives, mais moi, qui vis dans un perpétuel forfait depuis tant d'années, je n'ai aucune pratique de ces forces. Mon cœur ne connaît que les forces du vice, l'ardeur de l'échec et je n'entretiens qu'un discours immatériel avec la vertu. Accepterais-je mon héritage ? Être celui que j'aurais aimé en compagnon ?

Quel con ! Mais qui diable m'a affublé d'une telle sensibilité ? D'une telle sensiblerie ? Qu'est-ce qui m'empêche d'envoyer voler tout cela en éclat ? De manière définitive, absolue. Qu'est-ce qui me retient encore ?

L'habitude me fait sortir une capsule de Lithium, elle m'échappe dans un geste maladroit que je ne comprends pas et se brise sur le sol. Une autre, sur laquelle je m'arrête. Ces ridicules millilitres seraient ma béquille ? Quelque

décision que je prenne, ce serait fonction du dosage de ce produit dans mon corps... désormais, ce sera sans ce soutien, sans cette dispersion. Je la brise sur le sol.

Je recommande un café, laissant le va et vient des voitures troubler le calme dans lequel je ne voulais pas m'isoler. Rien ne m'attend, je commande un autre cognac, et décide de lire ces lettres. Seule nécessité qui s'offre à moi.

... ..

Je demande d'où l'on peut passer un télégramme.

"- Des Postes, à Givry, à dix minutes d'ici, au nord, sur la 6. Elles ferment à 18 heures.

- Vous auriez une chambre libre ? Pour ce soir ?

- Oui, il reste celle sur l'arrière, 2 500 francs. Avec toutes les commodités.

- Parfait, gardez la moi, je repasserai dans la soirée.

- Monsieur dînera ?

- Oui. Euh non, enfin, je n'en sais rien.

- Jusqu'à 22 heures Monsieur.

- Très bien. Merci."

Ce relais était parfait, nulle part, vierge. Je file aux Postes.

"Chers frères, n'attendez pas mon retour.

Le décès de mon oncle m'amène à de nouvelles perspectives.

Un nouveau devoir, un "beau combat", auquel il serait pécher de se soustraire.

Croyez en ma plus sincère fidélité.

Albert."

07. G.

G. marche entre les voitures alignées comme des tombes et sort une petite enveloppe de son sac. Elle la dépose sur le pare-brise et retourne au buffet, elle demande une vodka glacée qu'elle se jette dans le gosier. Elle se dirige lentement vers la verrière pour se procurer un ouvrage, il n'y a personne, sauf la vielle à sa table, somnolente, qu'elle sort de ses rêveries.

" - Madame, madame s'il vous plaît, je souhaiterais vous prendre un livre.

- Mademoiselle, oui... mais attendez le retour de l'artiste, il vous le

dédicacera !

- Je ne sais pas si j'aurai la patience... deux s'il vous plaît, je verrai plus tard pour la dédicace."

Elle prend les deux exemplaires que lui tend la vieille et paie. Son regard est attiré par une gravure qu'elle n'avait pas remarquée, elle semble ne pas faire partie de la série. Un autoportrait. Griffonné, par une main urgente et déterminée, insistante, ça la regarde, l'accuse. Un drainage. Ce visage se présente dans un effroi que l'on a l'habitude de taire, de garder pour soi - aucune fugacité, aucun détour - ses yeux crient dans l'intimité du papier (comme refuge), il lui hurle l'étonnement qu'il a de souffrir. La surprise de l'être. Son incompréhension de lui-même. Elle entend. Elle serre les deux ouvrages dans ses mains et sort.

La baronne accompagnée de l'artiste et de quelques acolytes arrivent à elle dans l'embrasure de la porte.

"- G, ma petite G. Mais je ne vous laisserais pas avec ces exemplaires sans que M. Arikha ne vous les dédicace !

- Bien sûr, oui. Avec grand plaisir."

Il sort un stylo et se met à un pupitre, lui tournant le dos :

"- Pour G. donc..."

- Oui, merci. Vos gravures m'ont extrêmement touché, votre expression si rare pourtant, me semble familière..."

- L'autre ?

- Euh... Albert, pour Albert. Un ami."

G. préfère se taire. Il lui retend les deux exemplaires, et dans un français approximatif :

" - Mademoiselle, que des aussi beaux yeux que les vôtres se posent sur un travail est la plus grande plaisir de le artiste.

- Oh monsieur, merci ! Vous êtes flatteur..."

La baronne :

"- Oui il l'est ! Heureusement notre ami possède d'autres talents car la flatterie n'a jamais suffi à personne ! G. allez donc m'attendre dans le salon, je serais peut-être un peu longue, mais je ne vous oublie pas."

G. prend congé de l'artiste et se rend sur la petite terrasse de derrière, plus calme, à l'ombre du bourdonnement des invités et des obligations auxquelles elle ne souhaitait plus jouer désormais. Elle s'installe seule à une table et allume une cigarette, les deux petits fascicules posés devant elle. Son cœur se serre d'un frisson. Curieuse, elle les ouvre.

Pour G., dont la beauté est une chance pour le monde. Votre âme nous sauve déjà. A. A.

Pour Albert. Un ami. Avigdor Arikha.

Elle sourit et laisse aller sa tête en arrière, glisse ses yeux dans le lent passage des nuages entre les marronniers, s'amuse à s'éblouir du soleil qui perce sans fin, balançant sa tête de gauche à droite, elle chancelle. Elle se défait de ses talons et pose ses pieds sur une chaise. Le métal est frais, ses pieds jouent sur les cercles des accoudoirs. Elle se perd dans la langoureuse danse du ciel, flotte, dérive... *Une libellule s'est posée sur la lune.... Dans les bois au fond des nids..... Les oiseaux se sont endormis.... Une libellule.....*

Un flot de gens, grands, des grands, murs sombres au cours ininterrompu de jambes, de pieds, ça marche, ça ne s'arrête pas ; tenir cette main dont elle ne connaît plus le visage, ne surtout pas la lâcher (la nécessité), et guetter - sans en rater une - l'apparition de petites flaques pour y sauter (Jeu du hasard) ...*s'est posée sur la lune.... Dans les bois au fond des nids..... Les oiseaux...* Plouf. La main la presse, lui tire le bras pour la forcer à avancer inmanquablement et empêcher le rythme de sa petite danse qui les ralentit, elle tire comme on sonne les cloches, la main répond tirant de grands coups

systematiques et ne défaille pas *Tous les coquillages qui jouaient sur la plage.... Sont partis se cacher dans l'eau... Retrouver....* La main la secoue un grand coup pour la mettre au pas et l'oblige à marcher plus vite, pour rester dans le flot de ceux qui les entourent. Elle ne laisse que sa tête mener la petite danse puisque ses jambes, ses bras en son punis, *Re-trou-trou-ver* et fait chahuter de sa main libre sa poupée à sa place. Tout d'un coup la file s'arrête. La main se pause sur sa bouche. Se taire. Se taire. Ne plus bouger. Immédiatement. Mais la chansonnette continue dans sa tête, alors que tout autour les jambes se sont tues dans un silence immobile, suspendu*leurs petits berceaux... N'aie pas peur du vent qui gronde... Ni des chiens errant dans l'ombre... Mille étoiles vont briller... Mille étoiles vont te bercer...* La main la pousse contre elle et la fait rentrer dans un dédale de couvertures. Elle entend des camions qui s'arrêtent à leur niveau. Des voix arrivent, les gens s'agitent, se pressent les uns aux autres, elle est écrasée, tout s'étouffe. La main parle à d'autres langues, un chien lui renifle les mollets, c'est chaud, il la lèche, elle rigole. Chut ! La main parle encore, puis à son oreille - *C'est un ami. Fais lui confiance. Fais ce qu'il te dit. Mama lyubit sil'nyh. Mama lyubit sil'nyh. N'oublie jamais mon cœur* La main enlace alors sa tête et lui baise les cheveux, alors qu'une autre main prend son bras et la tire dans une voiture, avec le chien. Le chien est gentil. *Une libellule s'est posée sur la lune.... Dans les bois au fond des nids...* Il lui lèche les genoux. Ses pieds reprennent leur danse. *Les oiseaux se sont endormis.... Une libellule.....* La voiture démarre en trombes, une couverture arrive sur elle, elle est dans le noir mais sens le chien renifler la couverture - *Ne bouge pas mon enfant, pas de bruit tu m'entends ! Pas de bruit ma petite ! Nous chanterons plus tard ! Plus tard !* Elle met son doigt sur sa bouche. La voiture roule très vite et klaxonne. On entend des rafales au loin. La nouvelle voix lui caresse la tête à travers la couverture et accompagne sa chanson ...*s'est posée sur la lune.... Dans les*

bois au fond des nids..... Les oiseaux se sont endormis....

"- Ma petite G ! Je vous cherchais partout ! Ah, vous ne faites jamais rien comme personne."

G. ouvre ses yeux sur le ciel et y trouve le visage de la baronne qui l'apaisait toujours. Elle se sent réconfortée que ce soit elle qui la sorte de son cauchemar. Elle était si vivante, si gaie et rassurante qu'elle faisait reculer tous les démons de l'âme.

"- Alors, j'ai préparé votre départ. Tout est organisé, vous logerez à Tel-Aviv où vous travaillerez à l'Ambassade, vous y serez assistante au secrétariat. Oh ce n'est pas un poste très réjouissant mais je vous connais, vos talents seront reconnus et vous évoluerez vite. Je vous laisse ce dossier où tout vous est expliqué ! N'hésitez pas à contacter le bureau de l'Aliyah de Paris pour tout complément. Vous partirez de Genève en juillet comme vous le souhaitiez.

Je suis certaine que vous avez fait le bon choix, ne vous inquiétez de rien comme je vous l'ai dit, vous êtes nombreuses à partir, vous vous ferez vite des amies. Et promettez-moi de m'envoyer régulièrement des nouvelles.

- Oh bien sûr Alix, je ne sais comment vous remercier pour tout ce travail...

- Allons allons ma jolie, tout cela fait partie de mes attributions, et c'est nous tous qui vous remercions. Je vous embrasse ma petite reine, et vous souhaite bon voyage. Ah oui ! Si C. ne joue plus de piano c'est qu'elle se trouve dans sa chambre."

Avant d'en prendre congé et de retourner à ses tâches, la baronne prit le temps de jeter ses yeux en elle, y insufflant autant de courage que de sérénité, les meilleures armes de G. pour la suite. Elle regarde le dossier, cette porte vers sa nouvelle vie, une renaissance qui ferait taire ses cauchemars peut-être, une raison d'être, fondée. Mais suffirait-elle ?

Elle rassemble ses affaires et prend ses talons à la main. Elle se faufile dans le grand salon vide de la maison et rejoint l'escalier, la fraîcheur de la pierre la dépêche vers les étages. Elle entame le long couloir qui dispense les chambres des invités qui sont toutes vides. La porte de C. est la dernière. À l'abri. Elle l'ouvre doucement, C. y dort jetée dans les draps blancs d'un grand lit que la clameur de quelques rayons qui traversent les persiennes caresse. Ses longs cheveux blonds dessinent de larges boucles sur son dos nu d'où semble émaner des parfums de fleur de poiriers et d'herbe coupée. Ses vêtements sont disséminés dans la pièce comme par la main d'une foudre, des partitions traînent au pied du lit, annotées, biffées de colère. Beethoven, les 32 sonates pour piano. Elle y travaille depuis plus d'un an, une année religieuse, à s'évertuer sur ces pages, combattre les portées sur des dizaines de pages, sondant l'esprit du maître qu'elle entend en elle, une voix familière, fraternelle, qu'elle désire révéler de ses mains, son corps, forgeant le silence aux formes sévères du créateur, demiurge souverain. Mécontentement assuré, jour après jour, inassouvissement permanent, mais jeu insatiable comme l'appétit de carne d'un loup. Elle sait sa réussite être dans la dépossession de ses passions, de ses humeurs, aux fins de servir la musique de Beethov, supérieure. Un clavier d'étude, ajournée, encore chaud d'une résonance éteinte, trône ostensiblement, frimeur, persuadé d'avoir gagné la partie. G. se défait doucement de sa robe, la soie fraîche coule sur sa peau et la hérissé, ses genoux se resserrent, son dos s'arrondit comme pour protéger ses seins qui se contractent. Elle est nue, tout comme C. qu'elle découvre de ses draps. Elle s'allonge rapidement derrière elle, épousant ce corps qu'elle connaît mieux que personne, ses seins contre son dos, et se réenveloppe de leur linceul, cherchant un maximum de sa peau. Elle, sans se tourner, amène sa main à la joue de G. qui caresse de ses ongles la courbe de ses fesses comme on gratte la tête des chats. Elles s'endorment l'une contre l'autre, dans un calme fugitif.

Dans quelques jours, elle écrira à Albert, chez son oncle, pour lui transmettre "Les Âmes Mortes".

Le deux mai mille neuf cent soixante-...

"Albert mon ami, mon amour,

je quitte l'Europe pour Israël, j'espère œuvrer là-bas et reconstruire sur ce tas de démons qui hurlent encore. Je n'ai plus goût aux balivernes qui se trament ici, d'ailleurs c'est l'énergie du désespoir qui m'y a fait goûter. Ton absence est une douleur sans nom, mon petit phare, j'espère bien te voir briller de là-bas.

Je te laisse mon amour, C. Oui c'est moi qui te l'ai apportée, je t'ai raconté à elle. Son esprit féroce a dû te jouer de sacrés tours. Elle est tienne dorénavant, vous pouvez, tous les deux, faire naître un nouveau monde. Je m'écarte de vous et vous donne ma bénédiction, mes anges, que mon sacrifice vous porte. Donnez-moi raison.

C'est une fille très particulière, ce qui certainement me la rend si belle. Nous nous fréquentons depuis quelques années, depuis son retour des États-Unis. Elle est rentrée dans l'ombre, accompagnée d'une peine insondable. En dehors de sa famille, elle ne voyait que moi. Sache-le au cas où elle n'aurait pas révélé son identité : c'est une Rothschild. La fille de Pannonica de Koenigswarter mariée Rothschild - compagne, sorte de muse et maîtresse bienfaitrice de Monk, et d'autres... On lui doit la survivance de nombre d'entre ceux que tu adules : Monk essentiellement (*Oh je sais que tu l'aimes*), mais aussi ton ami Bud qui est très discret sur ce sujet, Horace Silver ou Sonny Clark. C. l'a accompagnée au début, enfant chérie dont elle ne pouvait se défaire, sa mère

ayant abandonné tous les autres, comme sa vie de Rothschild pour cette liberté qui l'appelait. Elle a fait vivre un autre monde. Les Rothschild l'on renié, déshérité. C. a vécu avec elle, Monk et Bird dans une chambre d'hôtel à New York, elle a accompagné Bird durant ses derniers jours, longues journées d'un calvaire atroce entre drogue, folie et dégénérescence... Elle a vu ce trésor se détruire sans qu'elle n'y puisse rien. Bird est mort dans ses bras en 55, alors qu'elle n'était qu'une adolescente. Elle a ensuite rejoint son père, puis à son tour renié sa mère, et le jazz. Le be-bop est le malin pour elle. Tu comprendras à l'usage. Elle a pris le parti de son père. Le parti des Rothschild. De la tradition.

Je ne t'en dis pas plus mon lointain amour, je te laisse les joies de la découverte, certaine que tu sortiras de ta tanière, tu es de feu et de sang, tu ne laisseras pas le monde en place.

Je vais passer les mois d'été en Suisse avec C. dans un chalet qu'elle a là-bas. Cette future maman doit quitter la capitale. Ne prends pas le relais trop longtemps après moi.

Souhaite moi bonne route.

Je t'embrasse mon Ange.

Ne me déçois pas !

G. Fidèle.

PS : Un livre pour toi, juste pour toi."

08. Albert

"Les vrais paradis sont ceux que l'on a perdus".

Proust.

Albert. Exilé. D'un territoire qu'il n'aurait jamais connu. Cherchant la genèse de ses habitudes. En vain. Que la nudité de ses gestes réclame illusoirement. Un monde d'étrangers. Dissemblable. Son coeur porte des blessures d'une mémoire sans date, ni visage. *Il souffre de lui-même.* Inconsolable de ses peines comme le serait une bête qui ne peut choisir sa fin. *Il s'empoisonne lui-même.* Fuyant toujours cette solitude qui se rappelle à lui sans cesse, solitude qui le mettait quotidiennement à pied, solitude qui le dénonçait. Le mettait en cause. *De quoi ?* C'est pour cela qu'il s'accompagne toujours de Paul, avec qui il vit. Ce partenaire en lequel il trouve un souffle apaisant, un feu entre ces attaques de nostalgie qui l'atteignaient comme le gel reprend toujours ses droits implacablement au coeur de l'hiver, figeant jusqu'au moindre mouvement dans un algide silence. Silence qui signerait son arrêt. Armistice

qu'il s'interdisait.

Élégant, raffiné, *enfant différent*. Il a grandi à l'écart, coupé de l'influence néfaste des groupes et de la bêtise commune des bandes ; à quinze ans il avait déjà connu 3 continents, ce qui ne laisse pas de temps pour la camaraderie, et seul Paul avait résisté à ses voyages incessants. De cette beauté distinguée qui l'habille il ne sait que faire, sauf la prendre comme une arme lorsque sa maladresse d'exister l'entame : son pouvoir de séduction est alors tranchant, lapidaire, perfide. Sa sévérité, à qui le profanerait, bascule en impudeur, une impudicité outrageuse dont on se défait mal.

Il porte toujours le complet, bleu, marron ou camel l'été, très ajusté, rigide à l'heure où les jeunes de son âge s'entichent pour les blue-jeans et les tenues décontractées. Cool. Il déteste cette notion du *cool* autant que la vulgarité ordinaire, qu'il estime être la pire des démissions. Il aime le jazz, le bebop, son élégance, sa dextérité, sa justesse, ses musiciens... les américains surtout, qu'il fréquente. Cette confrérie des déracinés soulage son sentiment de solitude, il vit ainsi dans une communauté d'esseulés qui ne se rassemble que pour communier, fêter. Il aime à partager la vie de cette famille d'élection, fractionnant son temps entre le club du Royal Monceau, sa *véritable école*, où il apprit petit le piano sur les genoux de René Utreger et Aaron Bridgers ; et le Blue Note de Ben Benjamin *Albert, ton oncle est un frère pour moi*, où il pouvait entendre régulièrement Kenny *Klook* Clarke avec Bud Powell et Francis Paudras. Un monde d'habitues et de coutumes. Un monde pour lequel la lumière est la fin du jour. Ces vieux jazzmen perdus sont des échos à son mal-être et ce monde était son bain préféré. *Le bebop c'est son truc, son genre. Il a ça dans le sang, ce blanc-bec !* Plus un état d'esprit, une disposition, qu'autre chose. Il traîne aussi au Living-Room, au Gill's, au Village... Il boeuffe occasionnellement, mais son manque de pratique ...*pas de*

piano chez moi... et de tempérance l'avaient éloigné de toute carrière possible. Il n'en avait d'ailleurs, en aquaboniste, pas la motivation. Quelques thèmes dans les doigts lui suffisaient, de quoi chauffer les batteurs avant que les bons ne prennent la suite. Il adule Monk, qu'il avait vu à Paris en 54. *Monk c'est Bach qui transpire. Quand les autres jouent, lui, il creuse* Sa feinte nonchalance est démasquée par un regard troublant et inquiété, qui avouait les heures passées en la compagnie de la nostalgie, les heures à rassembler des images fuites, dont sa mémoire et les drogues appréciaient aujourd'hui seules les ruines.

Pour le peu de jour qu'il croise, il est journaliste au *Jardin des Arts*, revue bourgeoise et vieillotte, où il est relayé, du fait de ses irrégularités diurnes, aux compte-rendus de vernissages. Placé là sur les recommandations de son oncle, homme que l'on ne contraint pas et qui a *des billes dans l'affaire*, il s'y trouve à l'abri de toute accusation, et rend un travail sans ardeur, mais d'une plume dont le caractère est régulièrement remarqué. Cette activité ne lui prend que très peu de temps, et lui ramène à peu près autant d'argent.

La peinture, l'art lui sont familiers. Sa mère, le petit Albert sur ses genoux (la chaleur de sa voix tout près aux oreilles), lui racontait le Maroc de Delacroix (la broderie des caresses lentes dans les cheveux), les ballets de Degas (les yeux fous du désir aux miens)... Elle entretenait une fascination intime, presque amicale avec certains peintres *Elle leur parle !*, Rembrandt, Goya, Vincent Van Gogh surtout... elle lui déchiffrait les toiles, les traits, les attaques de pinceaux sur la toile. Elle vénérât les grands classiques *Devenir classique, c'est gagner la raison de l'Histoire* la Renaissance surtout. Étudier la peinture était pour lui se retrouver sur des genoux qui n'étaient plus, être dans l'insupportable silence de la voix de sa mère. La peinture était cette souffrance, mais il ne s'en éloignait jamais trop, car c'était là le feu de ses

souvenirs, auquel il s'écorchait, la blessure étant moins vive que l'abandon. Recalé au concours de la section supérieure de l'École du Louvre pour absentéisme, il avait cessé ses études ici. La peinture c'était la mort... il entendait sa voix parfois.

Un jardin secret, qu'il ne partage avec personne, pas même avec Paul : Pleyel. À deux pas de chez lui. Ce devait être, depuis la mort de ses parents, l'endroit où il avait passé le plus clair de son temps. Un carton élégant, *abonné N °2304*, lui permettait de jouir seul de l'ébranlement que lui conférait la grande musique. Et à l'heure où la jeunesse française s'encanaillait du primal rock'n'roll, ces grandes messes transpirantes où tout le monde s'aime, la solitude qu'offrait ces messes le singularisait. Il avait bien invité Paul une fois à le suivre, mais un commentaire malheureux durant le concert l'avait mis dans une rage et une colère folle (au point de le ruer de coups, Paul en avait pris plus d'un), et l'avait conforté dans son envie, son besoin d'unicité. De solennité.

L'admiration qu'il voue aux grands compositeurs est sans borne, entendez incomparable. Autant les improvisations uniques et dissonantes d'un Monk lui étaient familières, il les comprenait et pouvait les reproduire, autant une simple pièce pour piano et cordes le chavirait. Doté d'une ouïe particulièrement claire, il entend tout de la musique : le be-bop peut jouer à deux voix, et c'est énorme, mais imaginez trois voix, quatres, cinq ! D'où naissait une telle beauté, comment tant de charmes pouvait naître dans l'esprit d'un seul homme, cela lui semblait être chaque fois un miracle. Architecturer une matière si improbable avec autant de complexité dans une aisance dont même la nature est incapable : il estimait les musiciens être les ouvriers du Paradis, les compositeurs leur maître d'œuvre. Atteindre son objet avec si peu de moyens ! Les hauts sentiments des drames lyriques qu'il affectionnait

particulièrement, le plongeait dans une histoire où l'humanité jouait ses lettres de noblesse (comme quoi à l'heure où l'on tuait pour l'honneur, l'homme se contenait). Se laisser, durant le temps d'une symphonie ou d'un concerto, à la musique, était pour lui un soulagement absolu, capital, la plus parfaite tension des nerfs... qui le guérissait de tout. Il baignait alors dans un univers d'une cohérence inouïe, un monde qui ne connaissait le hasard, tenu par sa seule nécessité. Un monde qui répudiait l'absurde. Mais pour un temps seulement. La musique tue, éteinte, l'insoutenable dépression reprenait ses droits. La folie s'armait.

Les sorties de concert lui permettaient aussi de rencontrer parmi les plus belles femmes de Paris - de celles, cultivées, sorties de la fascination agitée et andouille des filles de vingt ans, qui sortent au concert sans leurs maris qui eux trompent ailleurs - s'assurant alors des recrues distrayantes et détachées, qui cherchaient les mêmes licences que lui : une débauche chronométrée. Heureusement, il ne trouvait jamais vraiment assez d'intérêt à ces relations pour que son cœur ne s'élève. D'ailleurs son sentiment amoureux n'était jamais sorti de la nuit dans laquelle il était. La concupiscence de la chair n'était pour lui qu'une possibilité d'excès en plus, plus par curiosité des limites morales de l'être que par réelle envie de luxure. Néanmoins, les femmes ne lui étaient jamais aussi expressives (car c'est l'expression qu'il recherchait) que dans leurs errements extra-conjugaux, lorsqu'elles se donnaient dans la trahison, à jouir de leurs péchés et de leurs méfaits ; là, il le savait, leur cœur battait, à rompre parfois. Il se plaisait à être ce révélateur. Dévergondé était pour lui un vice indéfectible, une des seules distractions qui le tenait, salement certes, vivant.

Il avait avec certaines d'entre elles des habitudes. De vieilles femmes que la société des années 50 mettait sous pression, qui avaient besoin, semble-t-il, de régulièrement se saouler de licences et de luxure pour sentir encore leur petit

bout de cœur fatigué d'amour. Désabusé, Albert était pour elles un moyen au-dessus de la masturbation de leur faire vivre leurs vices, quitte à ce que les lendemains paraissent à chacun plus lourds que les veilles. Et alors. La moralité était son outil pour interroger la marche du monde, qu'il jugeait ingrate. La vertu dont il ne faisait preuve que pour lui même résistait encore à ses exercices (dans une intimité étrangère à tout). Mais depuis quelques temps, ses propres murs s'étiolaient. Il détestait la *petitesse ambiante* - ces images stupides que lui reflétaient les autres - n'avait aucune attention pour les jeux des jeunes de son âge, qu'il estimait ânes, mus par une hystérie fabriquée et sans saveur. Cela avait certainement germé dans sa jeunesse, dans les cours d'école. La lassitude qu'il éprouvait au contact de ses semblables lui était une douleur vive, rien pire que l'ennui qu'il ressentait en société. C'était honteux, inavouable. Observateur, il avait l'impression, bien qu'il se savait foncièrement dans l'erreur, que tout le monde jouait un jeu, une sorte de jeu ridicule où chacun courait à un profit ridiculement hypothétique, essayait de biaiser l'autre pour l'incliner à son propre *bien-être*, notion primale qu'à son sens on dispensait, on offrait, plutôt que de vouloir le prendre. Logiquement la proposition ne tenait pas le coup, et malgré tout, ces connards courraient encore, déjoués et même pas dupes. Une pièce de saltimbanques qui s'ignorent. Lui était prêt à véritablement payer la partie et la jouait souvent, mais personne ne suivait réellement, et le théâtre s'arrêtait, faute de partenaires. Même Paul s'arrêtait. Et souvent le premier. Si la quête de ce bien-être était la seule règle, commune à tous, de manière absolue, alors pourquoi ne pas jouer cartes sur table ? Pourquoi ne pas arrêter ces négoce de fourbes en catimini, où l'on ne se trouve même plus idiot avec son zizi grassouillet qui gratouille et vous lève le matin, vous fait marcher, parler, boire travailler ? Ou son ingrate chatte benête qui ne se trempe jamais autant que dans la trahison, l'interdit, le mensonge ? Bien. Être. Pourquoi continuer à croire alors que tout le monde a

tout vu ? Et a ri. Et pourquoi ne pas y aller, neuf, nu, mais entendu ? Pour garder le déguisement. Bien qu'il ne soit même plus spectaculaire. Il enrageait de ce constat. Il ne croyait ni en le salut de l'innocence, ni dans les bienfaits de quelque continence que ce soit. Aucune justice ne régnait et ne régnerait jamais. Le seule chose qui lui importait était d'être fidèle à lui même. Et il ne savait que de plus en plus rarement où il en était. Le génie salutaire ne l'avait pas touché, le condamnant à partager avec cette humanité sordide son abrutissement. Alors quitte à ne pas exister, autant être la meilleure main de cette diablerie.

Madame F. par exemple. Veuve héritière d'une grosse fortune, foudroyante d'ennui, sans descendance aucune. Rapport au sexe comme un chien sur un sucre. Il l'avait rencontrée rue Blondel, elle se faisait passer pour une catin. Un immense appartement, avenue Niel, pompeux, baroque, déluré, dans lequel traînaient toujours quelques jeunes recrues, au milieu de dizaines de chats, de beaux anges esseulés, qu'elle récupérait ça et là dans les drugstore, qu'elle lavait, nourrissait et habillait avec les vêtements de son défunt mari. Toujours petits. Calibrés comme le défunt. Des garçons aux yeux gentils et cicatrices, aux histoires sombres, des provinciaux venus chercher la lumière et la renaissance à Paris (et quelle lumière elle leur offrait). Elle les rassemblait par petits groupes d'angelots pour s'en amuser un temps, leur faisait faire des processions, déguisés, nus, les regardait s'amouracher, se déflorer entre eux, s'endormait avec certains comme elle dormait avec ses chats, puis les remettait dans la gorge de Paris, quelques francs en poche, toujours porte Maillot, où ils restaient parfois. De petits séraphins de sucre et d'hormones hésitantes, de la chair à canon pour les dépravés de la capitale, des réceptacles à toutes les furies humano-animales que comptent la sainte famille des hommes, des poches à stupre... Elle envoyait occasionnellement son chauffeur prendre Albert à la sortie de Pleyel. À la vue de la Pontiac garé rue du Faubourg

Saint-honoré, il savait toujours de quelle mission il serait chargé. *Dîner avec Madame ?* Il acquiesçait toujours. Elle l'attendait toujours à sa table *Ah mon cher Albert enfin, vous me sauvez !* quelques garçons, ses récents apprentis, égarés dans les salons ou assoupis nus dans quelques chambres, errants tels des chiens que tout le monde a oublié. *Quelle lie, si vous saviez, quelle lie que notre monde. Regardez ces pauvres enfants, moi seule m'en occupe. Les idiots...* Elle se plaisait ainsi à lui raconter, en grandes pompes, les sévices qu'elle faisait vivre à ces bougres, auxquels elle s'adressait comme à des petits enfants, sans leur permettre la parole, faussement persuadée de son sauvetage. Le devoir d'Albert était simplement de l'écouter déblatérer ses bienfaits durant qu'elle vociférait capricieuse des services à ses bonnes, et de lui donner la conversation. Elle essayait toujours de l'emmener dans son lit, se déshabillant au fur et à mesure du repas, finissant débraillée et ridicule au banquet de sa déchéance. Il refusait systématiquement, lui garantissant de sa déliquescence. Albert lui donnait ainsi sa pénitence, mortification dans le repentir nécessaire à sa folie. L'occasion à chaque fois pour Albert de détester plus encore l'humanité car elle lui donnait raison. D'interroger son sentiment intérieur. D'accéder à la même réponse... L'âme humaine vivote sur ses ruines, ruines d'un monde dégénéré qu'elle n'a su ne serait-ce que faire éclore.

Pleyel, le Royal Monceau avec son club ouvert jusqu'à 6 heures, et la rue de Courcelles où il avait sa chambre... un triangle des Bermudes, d'où il s'échappait rarement. Son terrain de jeu, à lui et à son acolyte, Paul.

Compagnons depuis l'enfance, leurs frasques communes avaient tissé des liens que rien ne pourrait entacher. Surtout, la singularité de l'élection de Paul comme *ami* enchaînait le pauvre à Albert, auquel il ne se permettrait nul affront. Paul était d'ailleurs le seul ami qui atteignit la famille d'Albert, et ils s'étaient même liés d'amitié pour ce jeune garçon d'une famille aristocratique

en fin de course. C'était l'ami d'Albert et il lui en fallait un, fiable. Ils l'avaient pris un temps sous leurs ailes, lui demandant des services ici ou là, Paul répondait présent systématiquement, fidèle. Ils s'étaient construits l'un l'autre, Paul dans les traces d'Albert, dont il était en quelques sortes l'apprenti. Paul lui était reconnaissant d'avoir permis son introduction, via son oncle, dans une étude, où il était clerc de notaire. Somme toute, et même s'ils partageaient une affection authentique, Albert se payait Paul, s'assurant de l'avoir toujours à ses côtés.

Dès le lycée, Albert embarqua Paul dans tous ses coups. Albert le malin ouvrant la voix à Paul, lui permettait des *plans* que son manque de tact lui interdisait alors. Leur période faste avait été leurs années d'études. Albert, orphelin, était revenu d'un long voyage avec son oncle encore plus désabusé qu'à son habitude, et dans ces périodes là, *Il se cramait*. Il en devenait parfois effrayant, même pour Paul, qui était pourtant le seul dans ces moments là à faire preuve de la mansuétude nécessaire au passage des crises.

Un de leurs plus fameux coups était le jour où Albert avait déniaisé une petite suisse qui était descendue au Monceau avec ses parents. Ils avaient discerné dans son regard quelque chose d'une salope, un truc de la connasse qui entend bien se faire prendre dans la plus belle ville du monde. Rien n'étant plus ridicule aux yeux d'Albert qu'une ridicule qui se contorsionne derrière des yeux feints de biche voulant vous signifier son consentement à vos désirs les plus outrageux, comme si elle pouvait les tenir... Raflée au bar, Albert l'avait emmenée dans sa chambre, faisant signe à Paul de le suivre. Il s'était promis de lui faire enlever sa culotte dans le parc Monceau, et de la laisser sur la route de Paul. Une fois dans la chambre, la petite, qu'Albert avait soupçonnée garce, se révéla hystérique ; marcher les fesses à l'air de la plus belle ville du monde avait dû l'exciter. Après 10 minutes d'un boucan dingue, Albert en nage avait ouvert la porte à Paul, qui se repaissait des allocutions derrière la porte. La

petite, la croupe défiante, les yeux bandés, offrait son siège en baragouinant je ne sais quelles insanités dans cette langue bâtarde, horrible, *une langue qui ne serait faite que pour la baise*. Albert lui répondait les mots les plus salaces que l'anglais lui avait appris, conviant discrètement Paul à prendre en main la croupe déchaînée. Paul s'était rué dessus, maladroit, Albert ne put s'empêcher de rire aux éclats, la petite choquée par la découverte des manoeuvres vicieuses d'Albert, tout en jouissant sous les coups de rein de Paul, s'était délacée en tapant sur les garçons dans une furie dingue, hurlant toujours dans son horrible jargon, échevelée, ramassant ses vêtements *sauf sa culotte !* dans une rage folle. Ils en riraient encore 10 ans après.

L'usure des jours eut peu à peu raison des leurs frasques communes. La répétition des actes affaiblissant l'éclat du vice, et ils faisaient de plus en plus bande à part. Albert se suffisait de femmes mariées, de vieilles veuves timbrées, ou de jeunes filles un brin sottes à l'ombre d'un mariage qu'il s'amusait à faire échouer, leur révélant leur impossible promesse de fidélité, leur goût pour l'éclat du vice et les coucherics hasardeuses à deux, trois ou plus, dont elles ne pourraient se détourner, si tôt qu'elles y auraient goûté. Les périodes où il ne buvait pas trop étaient même assez paisibles, les concerts et le milieu de son travail lui assurant un cadre qui ne lui déplaisait pas tant. Il partageait toujours un petit appartement avec Paul, dans l'immeuble où ils eurent leur chambre d'étudiant, Albert craignant toujours de vivre seul. A presque 30 ans, ils paraissaient encore mener tous les deux une vie d'insouciance. Paraissaient. Qu'eût-il fallu pour qu'ils changent ? Paul était tombé amoureux quelques fois, Albert jamais. D'ailleurs à force qu'Albert dénigre *ses amourettes*, Paul y échouait sans cesse, pour le confort d'Albert, qui récupérait alors son ami pour lui seul. Paul comprenait les accès d'humeur et les colères folles qu'encaissait son ami, et était capable d'accompagner les

longs jours de tristesse et d'abattement qui s'en suivaient, lui était d'un recours salutaire. Il savait qu'un territoire immense de l'âme d'Albert lui était inaccessible, qu'il vivait à l'ombre de démons qu'il s'obligeait à défier sans cesse, réveillant leur colère, à la lisière de ses clefs qu'il désiraient à tout jamais perdues. Albert avait été de tout temps touché par la nostalgie. Depuis le décès de ses parents, elle lui était interdite, une simple évocation de son *âge d'or* et la torture commençait. Un simple mot, une image anodine le faisait basculer, car cela le mettait face à un monde qui posait une question. Question à laquelle il avait décidé de ne pas répondre car les possibles réponses l'emmèneraient vers une détresse et une crise bien plus profonde encore. Le verdict serait ce qui l'avait jeté dans cet enfer, et il s'y refusait. Depuis ses dix-sept ans, il ne vivait que parce qu'il avait décidé de ne pas se tuer *...pas comme eux... ...pas comme eux...* Sa vie lui était impossible. Il vivait en lâche, des oeillères le mettant à l'abri même de la lumière de son enfer. Et chaque journée rajoutait à sa démission, qu'il se devait de vivre, pour quelle éternité ?

C'est dans cet étau qu'il persistait à ne pas exister. Oscillant entre distractions diables et intérêts véritables. Il se sentait être son propre chien. Chien idiot d'un maître déserteur. Un principe respirait dans cette asphyxie : un intrigant sens de l'honneur, qui résistait malgré un abandon amer dans une certaine forfaiture, et de l'élégance. Cette droiture, seule source vive dans cette vaine persistance à Être, qui trouvait ses fondements en une genèse que sa propre histoire avait perdue, était si singulière qu'elle ne trouvait pas en ce monde l'écho de sincérité qu'il espérait. Quelque chose d'un prince banni d'un monde déchu, qui se serait apprêté, altier, pour sa pendaison. Il n'y avait guère qu'à Pleyel, seul avec ces prodiges, ces monstres sacrés, qu'il se sentait à peu près en accord avec quelque chose de l'existence, existence dont il testait la résistance par ailleurs, à coups d'immoralité.

Et c'est là qu'il la vit à nouveau, car elle fréquentait Pleyel depuis quelques temps. Elle y venait toujours accompagnée d'un groupe d'hommes et de femmes de trente ans de plus qu'elle, qui partageaient des traits et des manières de famille, toujours parfaitement mis, d'un raffinement qui se raréfiait, presque début de siècle, chacun donnant une attention précieuse à l'autre, sans se soucier du monde alentours. Son visage aux lignes pures lui conférait un aspect de porcelaine, mais l'altitude que lui allouait ses apprêts l'élevait à un cachet et à un charme entêtant. Quelque chose de cette jeune fille lui plaisait. Elle était extérieure à tout. Sans qu'il ne puisse réellement l'identifier. Était-ce le temps qu'il avait passé à la regarder secrètement dans la pénombre qui avait levé cet intérêt ? Ou bien le sentiment naissant qu'elle aussi recevait peut-être cette musique *comme lui*. De plus, il ne l'avait jamais eu, et cela lui conférait un intérêt certain. Elle ne quittait jamais sa famille et ne s'attardait pas aux sorties. Imprenable. Ce soir il avait l'impression - mais la fatigue et le substrat de reste de drogue et d'alcool brouillait sa vision - qu'elle le regardait. Qu'elle lui souriait même. Peut-être.

Les lumières moururent lentement pour laisser place à son monde salvifique. Haydn. Orphée et Eurydice. La soliste arrive. Albert sait ses peines en suspens pour quelques heures. Heureuse félicité.

... .. /

S'il ne trouvait femme à laquelle faire vivre sa débauche fugitive, il avait pour habitude de passer prendre quelques verres au club du Monceau. Paul n'était pas là ce soir, il sortait rarement le lundi, mais un très bon set était prévu à partir de minuit. Hank Jones était de passage à Paris sur la tournée européenne d'Ella Fitzgerald, et résidant au Royal Monceau quelques jours, il

passerait jouer en fin de soirée. Lorsque Albert arrive vers minuit, le club est presque vide, une dizaine d'âmes sans plus. Il décide de rester au bar à converser avec le barman attendant que le set commence. *Hey Albert white ass ! How ya doin' ? C'était Klook.* Albert était toujours ravi de le voir, il se faisait de plus en plus rare au Royal, il était demandé partout :

"- *Kenny ! Goddam you're here ! I was about to think "I'm the only one here for Jones"*

- *Ah oui, le concert n'a pas été annoncé ! L'occasion de me retrouver avec mon vieux Henry Jones, juste tous les deux ! Il travaille à son prochain record et m'a envoyé des sketches. We got things to fix !*

- *Quelle nouvelle ! Wanna have a whisky Kenny ? Pour fêter ça ?*

- *Albert oh Albert ! White ass !"*

Albert commande des verres. Kenny, à son oreille :

"- *Tu ne voudrais me jouer quelques standards pour me chauffer ?"*

Il sort de sa poche (clin d'œil) un tout petit billet plié. Albert :

"- *Kenny, non... tu n'as pas à payer. Bien sûr Tu sais que c'est toujours un plaisir immense. What do you want me to..."*

Kenny ouvre délicatement le billet (grimace de suspens) qui contient quelques grammes de poudre blanche. *Klooooook-a-mop ! Ah ! I got you white ass ! Mon petit poulet ! Ah !* Kenny était mort de rire. Il verse un nuage de poudre dans chaque verre *À la tienne Albert ! Ahh ! Tchh ! - Tchh !* Ils avalent une grande rasade. Kenny met une claque amicale dans le dos d'Albert, qui sort ses clopes. Ils se dirigent vers la scène, sans que personne n'ait relevé. *Sophisticated Lady, White Ass !* Kenny règle sa Charley, un clin d'œil, ils se jettent la fin des verres, Albert pose ses mains sur le piano - *Hey Kenny, En Bomb Drumming ! - Klooooook-a-mop !* Ils explosent de rire. Albert commence. Kenny le regarde attendrit. Il laisse tomber ses balais sur la Ride *Tchh Tchh - Tch Tchh Tchh - Tch* c'est parti. Le plaisir qu'avait Albert à

jouer avec Kenny était sans égal, même s'il jouait peu, il était capable de tenir les standards de base, de les faire sonner, essayant toujours de relever dans le morceau les passages les plus signifiant, appuyant dessus, ce qui faisait toujours faire des grimaces amicales à Kenny. Il était le meilleur batteur de Paris. Un batteur be-bop, précis, élégant, novateur. Il était de plus en plus demandé, jouait dans une générosité sans fin, avec tout le monde, plusieurs clubs par nuit, infatigable, toujours d'aplomb, vif, alerte. Il savait soutenir n'importe quelle formation, n'importe quel tune, toujours avec un jeu audacieux. Albert jouait fixé sur les tempos de Kenny, essayant de moduler son jeu pour qu'il puisse se chauffer, nuancer ses frappes, prendre possession de sa batterie. N'étant pas une pointure en mélodie, faute de bien connaître ses gammes, il jouait plutôt sur le rythme, ce qui amusait toujours beaucoup les batteurs. Il laisse traîner. Refait un tour. En sourdine. Kenny balaie, syncope la rythmique pour découper en autant de tableaux possibles sa métrique. Albert sent l'alcool et la drogue faciliter son jeu, ça coule, sans frein, clin d'œil de Kooky, ça marche pour lui aussi. Quatre mesures, fini. *Caravan ! White ass !* Albert entame. C'est Le morceau de chauffe. Du genre de ceux que l'on peut jouer dans tous les sens, dans tous les tempos, on peut le fracturer, le lisser, le détruire et le reconstruire dans la même mesure, de la pâte à modeler, infinie, une spirale sans fin prête à toutes les circonvolutions, permettant tous les détours. Malgré tout c'est entendu, Albert l'attaque d'ores et déjà tordu, un peu à la Monk *Yeah ! Yeah !* de Klook, des grimaces *Oooh hot !* Ils rient, jouent, jouent, jouent, sans grand brio mais avec plaisir. Jones fait son apparition au bar. Accompagné de quelques amis. Il les salue d'une petite danse amicale. Le club doit compter vingt personnes, personnel compris. *Caravan* s'étire dans tous les sens, coupé, avorté, repris, déjanté, les deux kiffent. Jones les écoute, tapant de ses immenses mains sur ses jambes, les fesses en arrière, minaudant une danse libidineuse, riant. Kenny instaure

un ralentissement, Albert ralenti au possible, ils finissent déjà essoufflés dans une lenteur téméraire, la dernière descente tendue chaque note à la suivante, dans un vortex languissant au possible, Kenny s'interdit la dernière frappe, Albert ne tape pas la dernière note. Jones *Men ! Great !* Ils se dirigent les uns vers les autres, dans une fraternité que rares partagent. Après quelques échanges et un rapide verre, Kenny et Jones montent sur scène - *Hey Kenny, isn't it Nica's daughter here at the bar ?- Where ! Oh ya man, perhaps...* - ils se calent sur une grille que Jones a écrite, Albert s'installe seul à la première table, réjouit de la chance qu'il a de voir des morceaux naître devant lui. Il sait qu'ils en ont pour la nuit, veinard. Ils commencent, le morceau se construit, se cherche, Jones le tient déjà, Kenny n'a qu'à trouver son mood, ça vient, vite. Les batteurs sont toujours plus instinctifs que les autres *des piffeurs* il faut qu'ils accrochent les morceaux très vite, parfois à la première mesure seulement, et il est très fort à ce jeu là. La grâce de ces deux là coule. Plus de clopes. Albert se lève et se dirige vers le bar, une jeune femme y est assise. Dans la pénombre il ne parait pas la reconnaître. Il avance et s'intrigue, ce serait elle ? Elle se lève de son tabouret et passe devant Albert, croisant son regard comme on croise les fers, souriante, altière, Albert ne se retourne pas (il ne se retourne pas sur les femmes), arrive au comptoir.

Mais que faisait-elle là ? Il demanda au barman s'il l'avait déjà vue ici *Non. Jamais. Enfin je ne crois pas.* Bien que Pleyel ne soit pas bien loin du Royal Monceau, ces deux mondes ne pouvaient pas se rejoindre, sauf pour lui. *Donne-moi un paquet de Gitanes s'il te plaît.* Merde ! Que pouvait-elle bien faire ici ? *"Et un whisky. Glace."* Son élégance, ses façons et jusqu'à sa tenue apparaissaient obsolètes dans cet endroit. Elle dénotait. Bien trop apprêtée pour l'endroit. Et paraissait s'en foutre. Albert ne se retourne toujours pas. Il déchire le papier et prend une Gitane en attendant son verre. Il se retourne vers la scène. Elle s'est assise à sa table, seule, regarde le set comme il le

faisait il n'y a pas trois minutes. Albert est épaté, stupéfié. *Tiens Albert, ton verre. Une amie ? - Non ! - Alors là Albert...* Il regarde son dos. Son port de tête est absolument parfait, d'une tension parfaite, ses épaules cachées par un carré de bleu nuit sont fines, anguleuses. Elle ne détourne pas la tête du set, mais son action est une invitation décidée, crue, intrépide. Le souvenir de ce sourire qu'elle lui adressa à Pleyel lui fit dire qu'elle l'avait suivi, et au regard de la contenance qu'inspirait son milieu, c'était un acte d'exception, un geste majeur qu'elle accomplissait là. Il donnerait raison à son comportement, profitant ainsi de l'état d'urgence dans lequel elle devait être. Il se dirige vers elle. Feignant une assurance trahie par l'inhabitude de certains de ses gestes (la fin de ses bras languie), elle lui consacrait son image, se sachant regardée, de sorte qu'il n'eut aucun mal à se rendre à elle, sans que cela ne paraisse inconvenu. Il s'assied à côté d'elle. Elle ne cille pas. Il prend le temps d'allumer une Gitane. Sans la regarder. En chuchotant, pour ne pas gêner le set.

"- Albert. Mademoiselle ?

- C.. C. d'Arcy"

Albert allume un clope. Il s'agissait là vraisemblablement de son véritable nom, qui collait parfaitement à son profil qu'il découvrait du coin des yeux, autant qu'à ses manières (la pose des mains, les jambes) aristocratiques, il fut étonné qu'elle ne se cache pas derrière un autre pseudonyme, comme le faisait la majeure partie des femmes muet par le même jeu : l'envie, ou le besoin. Jamais motivé par elles-seules, toujours en réaction à la fainéantise d'un amant, son laisser-aller, ou du fait d'une vengeance aux aspects salaces des permissions d'un mari. Était-ce son cas ? S'était-elle rendue là sur l'invitation d'une de ces bourgeoises débauchées de Pleyel, qui aurait vendu Albert ? Jambes croisées, elle laissait basculer sa jambe libre comme le font les jeunes filles. L'aveu de son nom l'invita à une certaine franchise.

"- Enchanté et ravi... Bravo pour cette apparition troublante." Elle sourit sans

lui accorder autre image que son profil. Elle écoute attentivement le set. Albert attend la fin du morceau puis :

"- Orphée et Eurydice appelle à une tension de l'âme, pourquoi vous jeter ici dans la sauvagerie âpre du jazz ? Oui, nous nous sommes vus ce soir à Pleyel, tout comme à l'ensemble de la saison Haydn, et oui, vous m'avez pl..."

Le coupant.

"- Oui le jazz est âpre, je ne m'y ferais plus. Il m'est triste..."

- Triste..."

- (Le coupant à nouveau) Beaucoup trop triste.. Nous nous sommes vus bien plus souvent, sans que vous ne m'ayez vu vous voir. Je vous ai vu dans des états, où vous ne voyez personne, qui feraient honte à plus d'un. Je suis musicienne, tout comme vous. Enfin non, je suis concertiste. Vous, vous ne faites que jizzer. Ce n'est pas la première fois que je me rends ici, vous ne m'y reconnaissez que cette fois ci, c'est ne pas avoir pour moi les égards que vous prétendez. Je vous ai entendu jouer. Vous êtes d'une flemme ! Vous jouez comme mu par un vaine servitude, j'entends oiseux, oui oiseux. Je joue, pour ma part, l'école de la contrainte."

Malgré le dépaysement dont elle souffrait, elle était dans la parfaite possession de ses moyens, ce qui étonna Albert. Lui laissant ainsi l'avantage d'une tirade trop longue à son goût, il en avait profité pour cacher son trouble en cherchant son feu, qu'il tripotait dans sa poche, la laissant ainsi prendre possession de la discussion, l'en rendre maîtresse, voir jusqu'où elle irait. Il essayait de ne pas se laisser aller à l'étonnement.

"- Mademoiselle, vous me trahissez. Je suis davantage neuf à vous, et vous m'avez visiblement pisté. Vous avez prémédité notre rencontre, et en avez l'avantage. Je ne peux que je vous en vouloir, mais l'aveu d'un tel intérêt, si affreux soit-il, pour ma personne fais de moi votre obligé. Vous buvez ?"

Sans qu'il ne lui laissa le temps de répondre, il fit signe au barman de remettre

les boissons qu'ils avaient finies. Cette rencontre, oscillant dès lors entre franchise et jeu de masques, lui serait plus ardue qu'à l'accoutumée. Il lui faudrait gagner du temps sur ses avancées à elle, marquer des points en silence, et ne pas déroger au savoir-faire qu'il avait aiguisé à répéter les mêmes situations : séduire de femmes déjà gagnées. Il était charmé par le ton extrêmement courtois qui s'était *de facto* installé entre eux, ton qu'on eût pu juger ridicule.

Il la regarda, laissant traîner le temps en bouffées de Gitanes, lui laissant le soin de s'offrir comme elle le souhaitait à son regard, ce que maladroitement mais avec ferveur elle fit, dévoilant l'ensemble de ses charmes dans une économie et une discrétion ravissantes. Le silence ne pesait pas entre eux, et même une compréhension au dessus du verbe, une entente des corps paraissait s'y installer.

"- Mademoiselle, sans vous faire l'affront de nous mettre en compétition sur cette scène (le boeuf battait son plein sur des impros de Jones), où ces hommes ont des coutumes que vous ne partagez pas, j'entends néanmoins que l'on se mesure. Il y a ici, à l'écart, une pièce dont j'ai l'usage qui possède deux pianos en front, celle là même où je fis mon éducation. Je prends vos talents, si ils ne sont pas vérifiés, pour de l'arrogance, et j'aimerais me défaire de cet apriori. Rapidement. Il est des duels qui n'attendent pas."

Afin de la soulager d'une éventuelle indécision, et pour la mettre au pied du mur, il se leva et lui offrit son bras. Si elle le suivait, il gagnait.

Elle finit son verre, éteint sa cigarette et prend son bras, lui accordant la grâce de son visage. Audacieux. Aucune maladresse dans son geste ; seule la rectitude de la politesse, fille de l'élégance en pareil cas et mère des moeurs, l'empêchait d'avoir une attitude plus souple en public avec un homme qu'elle ne connaissait pas.

C'étaient évidemment là des manières qu'elle ne pratiquait pas, elle semblait

néanmoins peu troublée par cette nouveauté, car déterminée. Il savait qu'il avait pris le dessus et qu'elle lui en avait laissé le droit. Il se dit alors que l'assurance de sa première tirade avait été répétée, travaillée, et il se sentait parfaitement en lui puisqu'elle avait reculé. Il était coutumier des femmes pour lesquelles le seul rempart à l'ennui est le sexe, pour lesquelles la seule violence qu'elles savaient encore imposer à leurs maris est la tromperie, et il les avait souvent vu dans pareil cas atteindre des sommets de témérité, bien qu'elle n'eût pas vraiment l'air d'en être. Il était excité par cette C. Fait extrêmement rare. (Albert ne "s'excitait" pas.)

Il quitta son bras pour régler les verres, puis la précéda dans l'escalier. Une fois en haut, dans le sas, il demanda les vestiaires qu'il posa à son bras. Elle entrevoyait la lumière du hall, savait que d'autres règles régneraient dans cette lumière vive, encore bruyante des allers et venues des clients tardifs, de l'activité des grooms, du bar qui de réputation, ne s'éteignait jamais. Qu'il lui faudrait insister dans la posture qu'elle avait entamée : garder une distance propre. Le club les quittant derrière eux, comme le sous-bassement de cette vie de l'ombre, le jazz, la nuit, l'alcool, la permissivité à laquelle ils s'étaient donnés n'existeraient pas dans cette traversée du hall fortement éclairé du Royal Monceau, à moins qu'elle ne le décidasse.

Sa bonne éducation lui ayant appris un impeccable savoir être, elle décida de le suivre à plusieurs mètres, en maîtresse discrète. Il se dirigea, sans s'étonner de sa réserve, vers l'accueil. Elle put l'entendre demander au vieux gardien, aussi vieux que les murs :

"- Monsieur.

- Bonjour André, la salle de musique, je vous prie.

- Certainement Monsieur."

Elle attendit qu'il soit à distance raisonnable pour qu'on ne les associe pas, puis traversa ce hall affairé à l'arrivée d'un groupe d'américains, suivant ses

pas. Il monta l'immense escalier central où il apparaissait encore plus plus grand qu'il ne l'était, ouvrit des portes battantes au travers desquelles elle s'enfila discrètement. Sans un mot il ouvrit les portes immenses qui amenaient à la salle de musique, toute baignée de la clarté bleue diaphane de la nuit. Elle se dirigea vers le piano alors qu'il prenait le temps de poser leurs vêtements sur un sofa. Dans la claire obscurité, il alluma les veilleuses.

"- A moins que vous n'ayez des yeux de chat..."

Se retournant, il la découvre nue, dans une posture encline, dispose. Sa robe bleue à ses pieds, offrant un cul splendide, radieux, dispos aux jeux qu'il désirerait, un pied sur le tabouret, accoudée sur le clavier.

"- Ne fermez pas", dit-elle, "j'ai besoin de ce jeu là".

Interdit par son impudence et l'inattendue sincérité dont elle faisait preuve, il ne bougeait pas, ne pouvant que subir le gonflement soutenu de son sexe dans son petit complet ajusté. Enervé par l'avance qu'elle lui avait prise, l'extirpant à son assurance et lui faisant subir l'excitation qu'il avait l'habitude de diriger, il avança vers elle, libérant sa verge nerveuse, et au bruit de ses pas se rapprochant...

"- Je n'ai connu que des femmes. Soyez adroit".

Elle inclina ses hanches à présenter encore moins de retenue à sa colère, et ainsi lui donner ce qu'il aurait espérer gagner. Ses jambes séparées du juste nécessaire. Il s'obligea à ne pas vaciller malgré cette nouvelle. Sans même poser la main sur cette offrande, il glissa sa queue entre les jambes pour qu'elle prenne sa mesure, et pénétra en elle avec la volonté de la soustraire à son jeu, il rencontra un sexe qui déjà enrobait le sien de son affluence, l'aspirant et n'offrant que la tenue altière nécessaire aux limites de chacun. Il avança sa queue en elle dans l'instance de sa virginité, une brève résistance céda avant qu'il ne la relève. Il avait pris là sa chair la plus précieuse. Il resta, sans mouvement, entier en elle, lui laissant autorité sur la suite. Elle rétracta

alors son cul, laissant prendre l'air à sa queue huileuse et avant qu'elle ne s'en échappe entièrement, la refit pénétrer en elle, lentement, plusieurs fois. Il accentua le mouvement pour avoir main sur elle. Il dut retenir une première montée de sperme; ce qui fit encore gonfler sa verge. Elle coula, et cette nouvelle chaleur entre ses fesses encore adjurantes qui semblaient n'avoir pas été assez tourmentées le poussa à continuer encore ses va-et-viens, plus fort, comme pour prendre le pas sur elle et son assurance, même si la détresse folle qui le faisait maintenant s'échiner lui semblait plus être un acte de détresse que de ferveur, ce qui l'échauffait. Il finit par basculer, battant son con de son pâton de queue, jusqu'à lâcher de longs jets de sperme en elle, pour gagner l'autorité qu'elle lui avait soustraite. Il sortit alors son vit douloureux de ce cul qui avait eu raison de lui, laissant jaillir le trop plein des sèves mêlées qui dégoulinait maintenant de ses lèvres sur ces jambes tendues et à quantité était sa défaite ; elle n'avait pas bougé. Il ramassa ce stupre pour l'étaler sur son cul comme pour le tenter encore. Fiévreux, il prit son vit encore épais et chaud et le fit caresser ce cloître en bataille, et la pénétra à nouveau, lentement, d'un sexe mollasse se raidissant vertement dans cette mélasse, ne sachant plus à quoi cela servait, sauf à inculper cette petite salope qui ne bronchait pas. Sa queue chancelait sans qu'il ne sache s'il était dedans ou pas. Sentant sa verge brûler, il la prit à pleine main, la bâillonnant de l'autre, et chercha à la pénétrer par là où elle ne prétendrait pas le vaincre. Il n'y rencontra nulle résistance, pas même celle de la nouveauté. Il sentit monter en lui des spasmes d'éjaculation (il devra retaper de cette came à Klook) qu'il ne réfréna pas. C'est là seulement qu'elle ne pu s'empêcher de jouir, contenue, discrète mais profondément. Il comprit qu'elle ne l'avait pas aimé dans sa défaite, mais pour son acharnement, sa persévérance, quelque vaine qu'elle fut. Ils avaient pactisé.

Elle se délivra de lui et enfila sa robe restée à ses pieds. Elle prit son manteau sur la chaise et, sur le seuil, se retourna, accompagnée d'une ivresse qu'elle ne

prit à peine la réserve de masquer.

Voyez Albert, la contrainte... le laissant pantois, assis sur ce tabouret sur lequel il avait déjà essuyé tant d'échecs face à ses professeurs.

Réveil. Quitter la chambre vite et se noyer au dehors. Il ne se lave pas et enfile un complet. Il descend à la terrasse du "Hoche" à l'angle de la rue du Faubourg Saint-Honoré, prend un café et commande le journal. "Vienne 1900 à la galerie Claude Bernard". Merde ! le papier ! Il devait écrire un papier sur ce vernissage ! N'ayant pas le coeur après sa nuit à partager le parisianisme exubérant de ce genre de cérémonies, il décida de s'y rendre de suite pour voir les oeuvres avant le vernissage, l'ambiance de l'événement lui sera racontée par une connaissance assidue qui lui servait d'ailleurs régulièrement d'alibi.

Self Portrait Standing. 1910. L'effroi. Son coeur s'emballe. Une confusion terrible. Mais la toile lui impose de ne pas s'y soustraire, de lutter. La Nudité et la Nécessité. L'âme en carne, comme une saleté d'intestin faisandé en guise de peau, piquée de l'accident stupide des poils (la Bête), suintant un jus d'excrément qui perce de cette marionnette désarticulée qui grogne, et ces mains, grandes à crever d'inconfort. Schiele avait autorité sur lui. Une histoire de mec. *Te débines pas !* Il doit lui faire face, front, Schiele en mateur sait comment capturer les regards à sa cause, comment transformer en voyeurs acharnés les esprits propices. Il est contraint à regarder, et plus il avance dans la toile, plus il considère, plus la honte le prend... la honte du pauvre type, une honte de mauviette. La vertu de cet aveu lui tapait l'œil.

Après ça, quoi d'autre possible qu'un soulèvement. Intérieur et fondamental. Les sommeils à dédaigner le conflit pouvaient aller se faire voir, trahir d'autres esprits, lui ne dormirait plus. Ne plus pouvoir faire semblant. Aucune insouciance possible. Tout appelant désormais conscience de soi, vérité,

affirmation complète, intransigeance. Aucun agissement envisageable sans traîner sa lourde peau tachée de sa pleine identité, intégrale, et avec le plus d'ardeur possible, le plus d'audace, et sur cette peau, son propre portrait, ce laid visage de son âme nue, impudique, offerte dans sa plus abjecte cruauté, dans une crudité totale. Il était coincé. Condamné. Les matins à venir ne seraient désormais plus comme aucun autres. Il le savait. C'était vif à lui en étrangler le coeur. Mais ils porteraient, et c'est à cette réjouissance qu'il s'attacherait désormais pour ne pas choir, pour ne pas s'arrêter là, quelque chose de neuf ; et de la fraîcheur de ces possibles, il bâtirait un nouveau monde, un monde d'audace, un monde le coeur battant. Le genèse d'une aristocratie de l'authentique.

Cette toile lui avait offerte un reflet plus fidèle que tout miroir, une image qui envoyait à la mort tout déguisement, tout masque, tout négoce. L'ère de la défroque. Il avait eu honte. Honte de sa confusion, honte de n'être capable du courage dont faisait preuve Schiele, l'appelant au même héroïsme. *Self Portrait Standing* était un impact plus grand que le premier Christ en croix que l'on rencontre seul, un bouleversement plus intime, plus implacable, plus cruel encore car Schiele ne connaissait nul tortionnaire : il était son propre bourreau, sa loi était plus dur, plus haute que toutes les Lois des hommes. Existe ! Existe dans l'Aveu ! Entier. Cela commencera par se dénoncer totalement, offrir son tourment comme viande au monde, se servir à son propre festin et au banquet de tous. Entier, mais enfin entier. L'authenticité à laquelle il se préparait allait enfin lui permettre, certainement dans une infinie douleur pire qu'un divorce, qu'un démantèlement, de se rassembler. Il lui faudrait pour cela le deuil amer de tous ses masques. Schiele l'avait fait entrer en religion. Mais quelle religion ? Il savait aucun retour en arrière possible. Mais il n'était plus seul. Il avait Schiele comme prophète. Et C. d'Arcy comme maître d'œuvre. Sauf à cacher ses larmes. Car il avancerait sur le chemin de celui qui n'a

d'autre choix que d'affirmer sa liberté.

Le triste choix de la liberté.

Il se rend dans un café à l'angle de la rue de Seine. Commande un whisky au bar qu'il s'enfile sec. Un autre. Un groupe de badauds s'exclame sur une histoire parue dans la journal *Écoute ça, c'est dingue !* il écoute d'une oreille discrète. Il doit quitter Paris. Il ira voir son oncle et Jeanne en Bourgogne. Eux seuls, derniers fils d'une histoire qu'il peut encore reconstruire l'apaiseraient. Le doute pointe. *...une femme... ...jeunes garçons...* Oui il prendrait ses affaires à l'appartement et filerait en Bourgogne. Faire le point. S'écarter. *...retrouvés morts dans un appartement... S'écarter. ...avenue Niel...* Il leur arrache le journal. Madame F. s'était suicidée au cyanure. Elle. Et toute sa clique.

Le triste choix de la liberté.

Il irait prendre ses affaires à l'appartement, irait les déposer chez son oncle, et se rendrait au monastère le plus proche.

Le triste choix de la liberté.

09. La lettre de l'oncle

Le deux janvier mille neuf cent soixante-...

"Albert,

Je t'écris cette lettre aujourd'hui comme je la réécris avant chacun de mes départs. Je l'ai écrite dix fois, quinze fois et chaque fois la range dans ce tiroir. Jeanne sait qu'elle te donnera, un jour, celle du dessus. Sera-ce celle là ?

Je sais que j'offrirai ma fin, un jour, à l'un de ces voyages. C'est peut être même dans cette inquiétude que je trouve la stimulation de partir chaque fois, ce qui pousse Jeanne à me retenir chaque fois, vainement, car elle sait que

j'accomplis là mon devoir... Je me sens vieillir Albert, c'est un constat d'une austérité inexorable. Rien n'est pire que la lente fuite de la vitalité. Les voyages deviennent plus forts que moi, m'épuisent, chacun d'eux est assuré de me trouver plus faible au prochain, et j'ai l'impression terrible qu'ils en jouent. Les affaires Albert, les affaires, celles que tu n'as jamais approuvées, car tu ne sais voir leur mérite, celles pour lesquelles toi tu n'es pas fait, toi, me prendront un jour, comme la mer, fidèlement, vole aux femmes leurs marins. Tu me sais affligé de ta volonté de ne pas les reprendre. Car qui les reprendra alors ? Le travail de ton grand-père, de ton père, le mien voué à passer à des mains opportunistes, car si ce n'est toi, ce sera d'autres. On ne cure pas le monde de cela... tu es un fils indigne et tu le sais ! Mais je ne t'en veux pas. Tes parents t'ont appris la liberté et toi comme moi en connaissons le prix, ils t'ont élevé dans cette morale toute particulière, j'ai confiance en la position que t'impose ton discernement. Ces affaires, qui ont soutenues cette famille pendant près d'un siècle, tu ne les trouves pas à ton goût. Toi l'éthique ? Nous les filoux ? je ne reviendrai pas sur cela. Je paie avec toi le prix de ta liberté, car c'est là finalement notre seule tradition familiale. Mais vois ce qu'elles permirent. Nous, tous, à l'abri, tant que possible, de ce monde, encore infondé.

Car il change, ce monde, et tu es une des mains de cette réforme, alors s'il te plaît : change-le véritablement ! Ne te laisse pas aller à la facilité, tu es un instrument merveilleux : uses-en. N'avance qu'avec un objectif ou n'avance pas, et qu'il soit noble. N'agis qu'avec foi ou n'agis pas. Tu n'as pas d'enfants et tu n'en auras certainement pas, tout comme moi qui n'ai voulu qu'aimer Jeanne, et ne nous subordonner à rien, alors créé des tâches. Plus hautes que toi. Œuvre. Agis comme si ta vie était éternelle, j'entends par là que chacun de tes gestes restera aussi vif dans l'éternité qu'il l'est à l'heure où il se déploie. Tes parents t'ont mis sur le dur chemin de celui qui voit sa liberté retenue par

le baiser qu'elle donne à la morale, ne soit pas moraliste néanmoins, une éthique poussant à l'inaction serait la pire, quelque bien qu'elle défende. La Ferveur Albert, la Ferveur. Tranche ! Ta vie sera dure. À hauteur, si tu le souhaites, elle sera d'une folle beauté. Je voudrais t'y contraindre.

Tes parents ont parié pour la mort. Étrangers à leur monde, et étrangers à eux-même, à cet "eux" qui se mouvait orphelin de foi, dans un monde dissemblable, profane, ils ont opéré le divorce d'avec ce qui ne les faisait même plus vivre : eux. Ils ont voulu sauver la seule chose encore belle à leurs yeux : leur amour. Aujourd'hui et pour toujours ils s'aiment. Tout divorce est un échec, c'est estimer, dans la douleur, que le combat est vain, non pas perdu d'avance, pire : vain. Que les souffrances engendrées ne sont donc plus nécessaires, qu'elles n'aboutissent nulle part, qu'elles ne nourrissent rien. Ils ont fait leur ouvrage, ils ont choisi leur vie indemne dans la mort. Toute ta vie tu te demanderas pourquoi ils n'ont pas pensé à toi à ce moment là. Comment l'amour de leur fils n'a pas pu les retenir. C'est que, et toi plus que tout autre le sais, nous sommes toujours seuls. Ils t'ont appris, dans ce drame, le plus bel enseignement : que ta liberté propre, intime prime. Sur tout. Si l'on souhaite qu'elle opère.

Alors ne les juge pas. Comme moi je ne les juge pas.

Mon petit ange tu n'avais que 17 ans. Ton père a fait de moi un père - ce que je ne voulais pas - mais j'ai pris ma tâche à coeur, je t'ai aimé, Jeanne t'a aimé, énormément. Agis de même. Aime-toi. Aime ! Jusqu'à ce que tu ne voudrais pas. Et ton ciel s'ouvrira.

C'est l'homme qui est responsable de l'absurde. Non pas le monde. L'homme est coupable. Toi. La douleur, et la sombre éternité qu'elle semble promettre parfois, n'est que le fruit pourri de l'homme ; pire, ce n'est rien de plus qu'un

jeu, le passe temps des pires : des maussades, prenant ainsi leur petite vengeance sur cette existence qu'ils gâchent. La méchanceté est la plus haute distraction de l'homme, lui assurant de ne pas être dans le camps des vaincus. Rire plutôt qu'être ri, la mécanique de l'homme : un monde informé te dis-je. Rien n'est pire torture que l'ennui ou le vain désespoir, on n'y trouve soit aucune réponse, soit les pires. Ne tombe pas dans ce panneau là, tu as tellement à faire.

Jeanne t'a laissé des objets que je souhaite pour toi, mais ce n'est pas tout. Henry S., te laissera, sans échéance, la petite chambre du sixième à l'hôtel, tu sais que c'est un ami, c'était aussi celui de ton père, c'est désormais le tien, indéfectible. Tu seras logé, nourri, blanchi, ce vieux bougre ne peut rien me refuser, aies-en l'assurance et ne sois pas gêné, ce n'est pas une dette qu'il a, c'est même une joie pour lui : il y gagne en moralité. C'est une manière aussi pour moi de répondre honorablement à la demande silencieuse de ton père, car sache le, il ne m'a laissé aucune instruction te concernant. De plus il t'a toujours apprécié, tu fréquentes suffisamment son club de jazz pour qu'il ait eu le temps de voir en toi ce que tu es, au delà des apparences ridicules que tu te donnes là-bas (des échos de tes frasques me parviennent régulièrement). Sois élégant, toujours, et paie tes verres. Laisse de gros pourboires. Tu quitteras donc cette horrible chambre que tu partages avec cet affreux, Paul - il est grand temps - si tu le souhaite. Tu as besoin de vivre la solitude qui t'attend sous ton seul regard. Tu as de l'argent désormais, alors démissionne du magazine dans lequel tu écris ces chroniques ridicules sur les expositions parisiennes, ce blah blah ne te vas pas, consacre toi à la musique ou que sais-je, et si tu t'y résous, à nos affaires... Elles sont chez Maître D., notre notaire, que tu connais bien et que tu n'apprécies pas, rue Saint Honoré. Elles seront mises en passation à Noël, si tu ne les reprend pas. Le gain ira pour moitié à

Jeanne, pour moitié aux oeuvres. Albert, tu n'as jamais pris le temps, je te vois courir depuis des années pour ne pas poser ton regard, et tu en avais le droit. Dorénavant, crois moi, il est temps. N'aie pas peur. Tu y gagneras. Et tu as besoin de gagner.

"Nous prenons l'habitude de vivre avant d'acquérir celle de penser"

Albert Camus, *Le mythe de Sisyphe*.

PS : Si tu lis cette lettre, c'est que Jeanne est désormais seule, j'ai toute confiance en elle, la mélancolie et la solitude lui sont familières et ne l'entament pas... au contraire, ce sont ses chères amies. Néanmoins, veille sur elle, visite là régulièrement, distrait là comme tu l'as si souvent fait.

Je t'aime mon Albert,
j'aimerais t'inviter à ne pas te décevoir.
Ton oncle."

10. Albert à Paul.

Le dix-neuf mars mille neuf cent soixante-...

"Mon petit Paul,

Tu me fais sourire. Ton sentiment envers mon choix me laisse rêveur. Ne te sentirais-tu pas un peu seul ? Ma volonté de rejoindre le séminaire fait suite à une permanente déception de l'homme. Je me suis déçu aussi, et c'est une déception de toujours, j'entends, depuis le jour où je suis seul. Me retirer. Une lâcheté ? Tu sais aussi que j'y ai souvent songé - mais tu riais, tu n'y croyais pas, tu traitais avec désinvolture, comme un caprice, ce qui m'étais le plus cher, cherchant à me remettre dans notre marche, celle qui te profitait - , et en un sens, j'ai toujours su que ce serait battre en retraite, et c'est aujourd'hui effectivement le cas. Je ne peux vivre au sein de vous. Ce jeu que nous jouons

tous - et que j'ai tellement joué, dans l'ardeur du désespoir, cherchant des distractions mortes-nées, à peine bonnes à répondre à l'ennui - m'étrangle aujourd'hui, peut-être car j'y mettais ce qui me restait d'entrain, mais rien ne coûte, rien ne vaut, comment insister, pourquoi ? J'ai un pistolet sur la tempe à l'heure où vous n'avez que des bonbons en poche. Ce temps n'est pas le mien. Là où je suis il n'y a plus d'ennui, plus de distraction, il n'y a de place que pour la Foi, ou pour le Rien, comment comprendrais-tu, toi ? Vous m'effrayez, je n'ai pas votre insondable insouciance, je ne partage pas votre tranquillité quiète, je vis sous des lois qui m'ont apprises que tout est grave, gravissime même, et je ne peux m'en aveugler, ma folle insouciance m'étrangle, me tue, je ne joue plus, je quitte votre table. J'ai goûté les forces Malines qui m'ont donné une puissance dont il faut que je me débarrasse aujourd'hui. Chacun n'a d'autre choix que d'être un ingrat, j'aurais été un des plus beaux et je ne peux continuer. Pourquoi suis-je seul à voir le prix des choses... J'ai tenté de me laisser vivre. Bien que ma vie me soit insupportable. Force est de constater que je le l'aime pas. Je ne m'aime pas. J'ai échoué, comme je suis stupide, j'ai échoué à donner ma vie à l'amour, et ne pouvant l'offrir aux hommes je la donnerai à Dieu. Entière à Dieu. Lui saura que faire de cet amour qui m'empêche la vie. Tu ne peux pas comprendre Paul : j'ai péché. Pire que de n'atteindre mon objectif je m'en suis détourné, j'ai failli en moi-même. Je dois t'avouer, je vous déteste, mais je vous déteste moins que je ne me déteste moi-même, de plus en plus, et l'écart entre ma foi et le jeu que je joue inconscient sous mes propres yeux est la raison de ses accès de violence qui me rendent mauvais, je glisse vers ma propre mort et vous entraîne avec. Je dois me mettre à l'abri.

Oh oui choisissez la vie la vie LA VIE vous tous ! Riez dansez, j'ai choisi la mort, j'y ai des être plus chers que chacun d'entre vous ! Mais quelle idiotie ! Je m'en prive d'en avoir tant souffert ! Je suis obligé de tenir la main de St

Pierre tant qu'il vaudra la tenir ! Et s'il la lâche ! ? Je refuse la mort, la vie, alors je parierai pour Dieu.

Toi, mon petit Paul, tu es exempt de tout sentiment amoureux, de toute foi, tu avances tes petits principes dans tes poches trouées. Tu n'es que recette. Par exemple, tu n'a toujours aimé les chiens que pour séduire les femmes, je ne te juge pas mais mon pauvre diable ! Moi qui ai toujours plus apprécié le regard des chiens de mes conquêtes qu'elles mêmes !

Sache mon beau : ce qui me manquera le plus ce sera l'art, et certainement, toi. Les hauts sentiments de l'art, la folle chair de l'art. L'art c'est aimer un chien, ce que tu ne connais pas. L'art c'est être seul et partager cette solitude avec une communauté des seuls sans âges, dans une parfaite intimité, une parfaite éternité. C'est ne rien perdre et gagner toujours. L'art mon Paul, jailli dans une solitude que tu ne connaîtra jamais, loin des agitations et dans la ferveur, la nécessité intérieure, j'ai besoin de cette solitude là, celle de mes pères, le reste n'est que désarroi, et j'en suis fatigué. Je paierai mon péché en me privant de la seule rédemption possible à l'homme : l'art, dont je ne suis capable de l'ouvrage, faute d'avoir trop perdu mon temps dans le stupre..

Et toi. Toi mon Paul, bataillant, forcené autant que stupide. Toi et le bout de ton nez. Comme tu es attendrissant. Un homme pas plus qu'un homme. Génial. Qui ne cherche rien d'autre que d'être du côté des vainqueurs, et tu m'as désigné moi en vainqueur ? Idiot ! J'ai toujours eu le pressentiment que l'homme ne vivait qu'en son dépassement, qu'au-dessus de lui même, en lutte contre lui même... la bassesse de ses habitudes, le ridicule de son confort, l'idiotie de ses tocs, l'opportunisme de ses croyances : nous sommes laids Paul... toi tu as épousé l'homme que tu es. Ta vie est un long baiser trop tranquille avec toi-même. Le calme plat. L'accord parfait. Tu luttailles, s'il en est, au dehors, pour des jouets, des femmes, des voitures, pour ta tranquillité, ta satisfaction - cela te coûte-t-il vraiment ? Je hais la tranquillité autant que de

m'en sentir rassasié. Je bataille en moi. Je ne peux lutter parmi vous, à ne rien me faire vous me faites trop de mal. Je souffre et suis mauvais client. Cet isolement sera mon salut. J'ai tant à faire, loin de moi, me quitter, quitter cet affreux Albert sera peut-être lui donner sa dernière raison.

Je n'ai de compte à rendre à personne. Et qu'on me laisse comme je vous laisse.

Mon amitié, ce qu'il me reste, à toi, vilain, que j'aime pourtant.
Albert."

À la relecture il décide de déchirer la lettre. Il se reprend.

Le dix-neuf mars mille neuf cent soixante-...

"Mon petit Paul,

Je sens l'appel de ta lettre et tu savais en l'écrivant que je n'y répondrais pas. Mène ta tâche mon Paul, autant que je mène la mienne : profite ! Tu as toute ma confiance alors ne me fais pas culpabiliser d'un abandon : tu as le monde sous la main. Ta main.

Nos motivations sont souveraines et n'ont pas à être mises en doute.
Si d'aventure je sors d'ici, sois assuré que tu seras mes premiers yeux.

Tu as toute ma tendresse, vilain, que j'aime.
Albert."

11. Ordalie.

Le tableau : Sorti du séminaire après le décès de son oncle, Albert rejoint C. en Suisse où elle vivait sa grossesse. Il l'épousa et reprit les affaires pérenne de son père. Ils s'installèrent en Bourgogne pour élever leur enfant, dans un amour éclatant, authentique. Albert incita Paul à se joindre à eux, pour assurer le vide qu'il laissait régulièrement durant ses nombreux voyages.

Une scène de théâtre. À gauche, Paul, et une chaise vide, face au public. A droite, un podium. En 1 la Providence, en 2 une chaise vide, en 3 la Vertu. Chacun sur sa chaise, face au public. La Chance, elle, se promène, à son gré.

Du public

"Comparait Albert, pour ses péchés et la négligence dont il a fait preuve dans ses actes."

La Chance

dansant, rieuse, sorte de prostituée capricieuse "Je suis celle..... qui décide....
de la chute.... des dés."

La Providence

blasé "Je ne sèmerais qu'après les famines. Car il faut que les famines soient."

La Vertu

regardant la chaise vide "Le Vice ?"

La Chance

"Retard ! Retard ! Retard !"

Un temps se passe. Le Vice arrive, en même temps qu'Albert. Ils s'assoient respectivement à leurs places.

Paul à Albert

"Tu es en retard."

Albert

"Tu me pardonneras."

Paul

"Pourtant tu m'as fait venir."

Albert

"Oui, j'ai à me confesser."

Paul

"Je connais tous tes méfaits."

Albert

"Pas comme je les connais moi-même."

La Providence

"Il a l'air sincère, profitons-en."

La Vertu

"Il l'est désormais. Et pour toujours."

Paul

"Qu'aurais-tu à m'apprendre."

Albert

"Rien de plus que tu ne saches déjà, si ce n'est que je te vois, car tu agis en pleine lumière."

La Vice

"Il a basculé d'une insouciance crasse à une intransigeance malade."

La Providence

"Son pire crime serait de connaître le milieu !"

Paul

"Je ne comprends pas..."

Albert

"Paul, j'ai rétabli la grâce en ce monde, et donné raison au pari de ma femme.
Je ne t'ai pour autant pas abandonné dans ce bonheur."

Paul

"C'est que je te sers."

La Chance

saute danse et rit.

Albert

"Un bon deal comble toujours toutes parties."

Paul

"Oui tu as raison."

Albert

"Il est des images qui ne peuvent porter le mensonge."

Paul

"De quoi parles-tu ?"

Le Vice

"Paranoïa ?"

La Providence

"Laissons faire..."

La Vertu

"La vérité oui !"

La Providence

"Chut !"

Albert

"Mon petit Paul, lorsque nous nous sommes assoupiés tous les trois hier sur la terrasse..."

Paul

"Hé bien qu'as-tu vu ?"

Albert

"Cette désinvolture qu'elle a laissé choir, endormie, sur ton épaule..."

Le Vice

"Paranoïa !"

La Vertu

"Bingo ! Bien joué Albert !"

La Providence

"Chut ! Chut ! Laissons !"

Paul

"Et alors ?"

Albert

"Tu l'as eue, n'est-ce pas... ne rétorque pas ! Comment ai-je pu stupidement croire à une autre histoire que la basse..."

Paul

"Albert, non... tu fabules !"

Albert

en silence.

Paul

"Tu fabules !!!"

La Vertu

"Judas !"

Le Vice

"Il ne fait que son œuvre."

La Chance

"Attention ! Attention !"

Albert

en silence

La Chance

entame une danse, une chorégraphie, sans musique. Elle danse autour de Paul et d'Albert caressant leurs visages et flattant leur corps à tour de rôle.

Paul

hurlant "Tu fabules !!!"

La Chance

accélère sa danse et finit, riant aux éclats, autours du cou d'Albert, prenant ses lèvres entre ses doigts comme pour l'embrasser...

Paul

hurlant toujours "Oui je l'ai eue ! Je l'ai baisée !"

La Chance

reprend une courte danse catastrophée, puis s'approche de Paul doucement, caresse son visage, et lui donne un long baiser. Elle s'assied à ses pieds, et caresse ses mollets.

Albert

"Tu n'avais pas à avouer."

Paul

"Ah... Je me sens mieux maintenant."

La Chance

rit.

La Providence

semble embêtée.

La Vertu

"Où est-elle cette salope ?"

Le Vice

"Mais enfin, elle dort, et qu'on ne la dérange pas, la pauvre enfant, elle n'a rien fait."

La Providence

"Est-il coupable..."

La Vertu

"Paul ?"

Le Vice

"Mais non, Albert, c'est Albert que nous jugeons."

La Vertu

"Mais Paul, et ses méfaits ?"

La Providence

"Ce n'est qu'apprentissage, aucune condamnation, et il n'est pas sur notre liste. Et puis merde, il a avoué !"

Albert

"J'ai d'abord voulu vous tuer, tous les deux. Puis toi, seul."

Paul

paniqué "Mon Dieu, mon Dieu, non, non!!! Pitié ! Pitié ! Pitié!"

Albert

"Mais tu as voulu l'avoir, et tu l'as prise..."

Paul

"Non, non, non ! Enfin si, si, un peu..."

Albert

"Puisque tu l'as voulue, tu l'auras. Tu t'en occuperas, d'elle et de notre enfant. Je me retire. Vois comme je t'oblige à la pérennisation de tes actes."

La Providence

"Il me vole mes attributions !"

Le Vice

"Se prendrait-il pour Dieu ?"

La Vertu

"Merde ! Débordement ! Débordement ! Il va prendre cher !"

Paul

"Ah ! Encore le séminaire, ou bien dans une vallée planquée à parler aux chevaux ?"

Albert

"Qu'importe."

Paul

"Mais je ne veux pas. Tu es ignoble."

Albert

"La dictature que je t'impose là sera mon testament"

Paul

"Tu n'as pas le droit."

Albert

"Si. C'est le courage que je n'ai plus."

Paul

"Devrais-je l'avoir"

La Vertu

"Mon pauvre"

Le Vice

"Bon cette histoire m'ennuie. Tranchons !"

Albert

"Comprends Paul : c'est pour que je ne te tue pas."

Paul

"Ah oui, merci."

Le Vice

"L'idiot ! Bon alors ! Alors !"

La Providence

"Que dit la Chance ?"

La Vertu

"Elle s'est endormie !"

Le Vice

"J'ai une idée ! Tuons-la, elle"

La Providence

"Nous n'avons pas prise sur elle."

Le Vice

"Empêchons son retrait. Ohhh un huit-clos explosif éternel !"

La Vertu

"Il est fort. Il s'en affranchira."

Le Vice

"Jusqu'au prochain coup ! Là il tombera, il sera obligé de se flinguer !"

La Providence

"Silence ! J'ai à me concentrer ! Voyons son dossier."

Elle sort de la paperasse.

Albert

"Pourquoi Paul ?"

Paul

"Je n'ai rien fait d'autre que suivre tes enseignements."

Le Vice

"Joli mon garçon..."

La Vertu

"Il s'est racheté !"

Le Vice

"Elle n'a toujours pas compris..."

La Vertu

"Si ! Si ! Il s'est bien racheté !"

Le Vice

"A quoi bon !"

La Providence

"Bon, à mon sens il a péché, mais y'a moyen... on peut négocier une rédemption"

La Vertu

"Il a étudié les textes !"

Le Vice

"Et il l'a pourtant bien dans le ..."

La Vertu

"Une autre chance !"

La Providence

"Non, il n'en voudrait pas"

Le Vice

"Vous n'allez tout de même pas me coller ce Paul en couple ! Il n'a rien fait lui ! La Chance debout ! Allez debout, que la roue tourne ! Finissons-en !"

La Chance

ronfle.

La Providence

"Je ne peux pas le condamner, il a bien combattu."

Le Vice

"Merde !"

La Providence

"En même temps, qu'il a été con d'y croire..."

Le Vice

"Pourtant il en a fait, il en a vu !"

La Providence

"Non je ne peux vraiment pas trancher..."

La Vertu

"Allez ! *"il a bien combattu"* Allez !"

La Providence

"C'est que j'ai des comptes à rendre après ! Bon, je décide la rédem..."

La Vertu

"Bingo ! Bingo ! Bingo ! Merci ! Merci ! Merci !"

Le Vice

(à la Providence)

"Je vous rappelle qu'il vous vole vos attributions..."

La Providence

" Ah oui ! Salaud!"

La Vertu

"Merde merde merde..." Elle cherche "Il a prié ! Il a beaucoup prié !!!"

Le Vice

"Mon Dieu, quand comprendra-t-elle : (grimaçant) ça ne compte plus tout ça !!!"

La Providence

"Bon, je suis fatigué, j'en ai ras le bol, j'ai envie de pisser... j'appelle le Destin"

La Vertu

"Non, pas ce Diable !"

Le Vice

allume un clope, serein "Voilà !"

Le Destin

"Alors, on se chamaille encore..."

La Providence

"Vite...vite...vite..."

Le Destin

fouille un grand livre.

"Accident de voiture. Il perd la vue. On lui laisse l'ouïe."

Le Vice

"Pas mal"

Le Destin

"Resterons tous les trois ensemble malgré tout."

La Vertu

"Mouais"

La Providence

"Enfin !"

Le Destin

"Ah attendez... Sera émasculé."

Il ferme le livre et quitte la scène.

La Vertu

"Oui, ce serait trop lourd s'il remettait ça"

Ils se saluent les uns les autres.

La Providence

Qui pisse.

"Risque de finir complet zinzin avec les deux loulous autours de lui, à rien voir..."

Le Vice

"Hey... Ils l'emmèneront au concert !"

Ils rient et quittent la scène.

Albert et Paul restent, la Chance encore endormie.

La Vertu

Croyez-en moi, mon Père, comme je crois en vous.

Vous qui connaissez les secrets du monde,

Faites qu'en toute chose,

Sa raison vive,

Faites qu'en tout homme,

Sa promesse se révèle,

Et autant que vous êtes éternel,

Faites que la Joie demeure.

*Le "Je vous salue Marie" du chapitre "Renonciation" est à attribuer à Jean Paul II.
Prière de conclusion du chapelet, le samedi 14 août 2004, Lourdes.*